

LE NOUVEAU
TABLEAU ^{Che}
DE PARIS, ^{FRC} 5866

O U

LA CAPITALE DE FRANCE

DANS SON VRAI POINT DE VUE.

OUVRAGE destiné à servir de Supplément
au TABLEAU DE PARIS.

La vérité dirigea mon pinceau ;
De mon Pays, voilà la triste image.
Paris n'est plus qu'un effrayant tableau,
Une Nation criminelle & sauvage,

A PARIS,
De l'Imprimerie de la Vérité.

1792

M2 W 10752



LE NOUVEAU TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Hélas ! qu'est-ce que Paris ?

PARIS n'est plus cette superbe Cité ; où fleurissoient les Arts & le Commerce ; l'insouciance & la pusillanimité d'un Monarque , en ont opéré la malheureuse dévastation. Le Citadin n'y vit qu'à peine , à l'aide d'une criminelle industrie ; ses quais , ses jardins publics , ses promenades , n'offrent plus à tous les yeux , que le spectacle horrible & effrayant de la misère ; & lorsque ses Habitans jettent leurs yeux humides de pleurs sur ce Palais , d'où Henri-le-Grand contemploit son Peuple avec attendrissement , & travailloit à sa félicité , ils y voyent régner

la foiblesse & le crime; ils n'y reconnoissent plus la bonté de Louis XII, & la bienfaisance d'Henri IV. Le Château des Tuileries n'est plus le temple sacré de la candeur & des vertus; c'est l'asyle de l'indolence, de la tyrannie & de la persécution.

Les murs de ce Palais sont encore teints du sang des Français, massacrés par le fanatisme & l'intolérance : l'appartement qu'habitoit le barbare Charles IX, est occupé par l'héritière odieuse des vices de Catherine de Médicis, & des dissolutions de la femme de l'Empereur Claude (1); c'est à ces croisées fatales, d'où ce tyran désignoit de l'œil ses victimes, que la Reine de France contemple les siennes, & que, par une contenance artificieuse & hypocrite, elle insulte journellement, à de certaines heures, à la douleur & à la consternation publiques, par la plus affreuse dissimulation.

Elle ajoute à l'atrocité de sa conduite, l'art de la politique la plus raffinée : dans ces instans où la foule oisive va promener tristement son existence opprimée, dans

(1) *Messaline.*

ce jardin qui nous retrace des souvenirs amers & déchirans, elle offre le Dauphin à la stupide admiration du Peuple, & semble lui dire : « Voilà le *palladium* que » j'oppose aux traits de votre vengeance ; » c'est le fruit de l'adultère, & l'héritier » de mes forfaits ; c'est en vain qu'abusés » par un trompeur espoir, vous attachez » votre bonheur à son regne à venir : » élevé par moi, j'ai fait passer mon ame » dans la sienne, & je saurai lui inspirer » de bonne heure l'aversion que je ref- » sens pour un Peuple assez audacieux » pour braver ma puissance, & anéantir » mon autorité ».

En effet, qu'oser attendre d'un enfant élevé par un Roi foible, & formé dans les entrailles de Marie-Antoinette ? En secouant son joug avec autant d'intrépidité, le premier usage que la Nation Française auroit dû faire de sa liberté, n'auroit-il pas dû l'engager à ravir ce rejeton destiné à monter sur le trône, aux soins pernicioeux d'une mere coupable, qui ne peut qu'infecter ce germe royal, par une éducation vicieuse, & flétrir un naturel heureux, s'il existe d'après l'impureté de son origine ?

Je n'entreprendrai point de donner le détail de ces Temples consacrés au Seigneur, où l'orgueil, la fainéantise & la scélératesse rassemblent leurs profélytes; de ces Chapitres, où d'impudens Chanoines outragent sans cesse l'Auteur de la nature, en adressant à la débauche & à la lubricité un culte profane, & qui laissent, comme dit Boileau,

À des Chantres gagés, le soin de prier Dieu.

Sainte-Foix, cet ingénieux écrivain, dans ses Essais historiques sur Paris, a satisfait à cet égard la curiosité, par ses intéressantes descriptions. Le diffus & volumineux Mercier, dans ses Chapitres caustiques, en a récapitulé les objets. C'est Paris actuel que j'offre à mes Concitoyens; c'est Paris tel qu'il est dans ces momens funestes & orageux de troubles & de conspirations, qu'il est utile & nécessaire de le faire connoître. Cette tâche pénible & douloureuse oppresse mon cœur; mais il est beau de vaincre sa sensibilité, quand l'intérêt de sa Patrie l'exige.

Hâtons-nous donc de tracer un tableau fidele de cette Babylone moderne, avant

l'époque à craindre de son entière destruction ; faisons parler ces monumens publics , entassés les uns sur les autres , qui recellent les témoignages authentiques de la tyrannie de ces monstres couronnés , dont les orgueilleuses statues se sont élevées sur les débris de notre félicité , & dont les têtes audacieuses sont marquées du sceau de la réprobation.

Hélas ! qu'est-ce que Paris ? Chaque pas qu'on fait dans cette ville jadis si florissante & maintenant si misérable , arrache les plaintes , les gémissemens , & force au regret. O mon Pays ! dans quelle décadence es-tu tombé ? Oui , je le dis sans crainte ; je suis frappé , faisi d'indignation , quand mes yeux s'arrêtent sur l'odieuse effigie de Louis XV , après avoir fixé celle de Henri IV , le Pere du Peuple , & l'exemple peu suivi des bons Rois.

Il ne manque plus à la Nation Française , pour compléter sa folie , & affermir sa réputation de Peuple frivole , que d'élever un monument à la gloire de Louis XVI & de son indigne Compagne , & de l'enrichir d'inscriptions mensongères. Au moins , nos descendants , en

voyant ce trophée de la basse adulation de leurs Peres, se demanderoient quelles sont les actions héroïques & éclatantes qui ont mérité à ce Monarque sans caractère, l'érection de ce triomphe ? Ils se rappelleroient les impôts, la banqueroute frauduleuse dont ce Roi nous a menacé, nos pertes, nos chagrins, notre misère affreuse, & ils se diroient : C'est sans doute par ce chemin que Louis XVI est parvenu à l'immortalité.

La Bastille est détruite : heureux ceux qui viendront après nous ! leurs regards chercheront en vain quelques vestiges de cet antre horrible du despotisme ; ce tombeau de la liberté n'existe plus ; mais ces murs formidables, qui servent de rempart à la voracité, à & la rapacité des Fermes réunies, s'élèvent encore sous nos yeux, à la honte de l'humanité : ces avides sangsues, qui dévorent nos subsistances, & propagent notre esclavage, en nous appelant insolemment un Peuple libre, continuent & augmentent leurs vexations, par le moyen de cette enceinte barbare. C'est au nom du Roi que ces Corsaires pillent le Peuple, & le sang des Français est le ciment qu'ils emploient

pour élever avec luxe les édifices somptueux où ils ensevelissent leur massive existence & leurs horribles spéculations.

Je reviens à ce monument à élever à la mémoire de Louis XVI, & dont les plans humilians pour nous, circulent déjà dans la Capitale; ils ont tous été imaginés par la politique; mais loin de moi ce poison corrupteur. Du moment heureux que mes yeux ont vu tomber ces tours redoutables, par les efforts du patriotisme, j'ai conçu, comme un autre, l'idée de la seule hécatombe propre à rappeler aux siècles à venir, les événemens sinistres, qui, sous le règne d'un simulacre de la Monarchie française, & des tyrans qu'il se plaisoit à placer près du Trône, ont mis le Peuple à deux doigts de sa ruine totale.

A la place même où cette horrible forteresse exista, j'éleverois un phantôme revêtu du manteau royal, dont les fleurs de lys abaissées, représenteroient l'avilissement de la Maison de Bourbon: ce phantôme seroit Louis XVI, dont le nom seul indiqueroit la qualité. Pour le former, je ne confierois pas au ciseau ni le

marbre poli, ni l'agate & le porphyre. Les mêmes pierres que Charles V employa pour former ce temple effroyable de la mort, me serviroient pour cet usage. Je n'emploierois, pour le couronner, ni l'or ni les pierreries. Une couronne d'airain, déposée sur sa tête, indiqueroit le siècle malheureux où ce monument auroit été élevé à la vérité; & le sceptre de fer que je placerois dans sa main, seroit le symbole de l'illégitime emploi de sa grandeur & de sa puissance,

A ses pieds, une corne d'abondance renversée, abandonneroit les richesses d'un Royaume fertile aux flammes dont une furie couronnée, armée d'un flambeau, les rendroient la proie.

Aux quatre coins du piédestal, seroient *Saint-Florentin*, *Sartines*, *Lenoir* & d'*Ali-gre*, enchaînés par la liberté: les trois premiers vomiroient parmi des flammes, des monceaux de lettres de cachet, & l'infame Premier Président, dont les traits seroient animés par la rage, auroit la tête ceinte du bandeau de l'infamie, dont il s'est de tout temps couvert, ainsi que sa méprisable Compagnie.

A côté d'eux seroit *Samson*, l'Exécuteur des jugemens criminels, présentant à ces quatre scélérats, les fers ignominieux destinés à les flétrir, & la vue de cet édifice inspirant la terreur & l'effroi à nos nouveaux Gens en place, les contiendrait dans les bornes sévères de la plus stricte équité. Mes yeux deffillés par l'étude continuelle de la conduite vénale du charlatan des finances (1), & n'étant plus fascinés par ses vertus de parade, ne le verroient plus que sous ses traits naturels : alors je le représenterois fuyant mon phantôme royal, dont il partageoit la souveraineté avec toutes les apparences de la modestie ; mais je lui placerois entre les mains le masque imposteur dont il fut couvrir son visage, pour abuser cruellement un Peuple qui, si injustement, lui donnoit sa confiance.

De cette maniere, après leur mort, les actions des Rois, de leurs Ministres, seroient transmises à la postérité, & serviroient de base aux monumens immortels qui leur seroient élevés. En voyant

M. Necker.

ces nobles & sincères travaux de la liberté, chacun s'écrieroit : le voilà, le voilà, le vrai tableau des vices ou des vertus d'un Monarque sous lequel nous avons gémi, ou que nous avons eu tant de raisons de révéler; & l'on ne rougiroit plus de honte & d'indignation en examinant un bloc de marbre façonné par le ciseau du mensonge, & d'une vile adulation, tels que ceux qui présentent à nos regards Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, &c.....

Dans le cours de mes observations, j'aurai, sans-doute, encore quelques projets d'inauguration à mettre au jour; je les placerai à mesure que le local se présentera sous ma plume; maintenant j'entre en matière, & vais m'efforcer de donner aux Parisiens une juste idée de ce qu'est maintenant Paris, cette reine des villes de France, pour ne pas dire de l'Europe entière. Sans m'embarrasser à suivre l'ordre géographique, je choisirai au hasard, & n'omettrai rien de tout ce qui pourra avoir rapport à sa situation actuelle, & justifier mon exclamation : *Hélas ! qu'est-ce que Paris ?*

CHAPITRE II.

*Le Pont-Tournant, Jardin des Tuileries,
Terrasse des Feuillans, Assemblée Na-
tionale, & Château Royal.*

APRÈS avoir erré au hasard, & promené çà & là, ma mélancolie dans les Champs-Elysées, qui ont pensé être le théâtre du crime & de l'horreur ministérielle, j'entre dans le Jardin des Tuileries, par le Pont-Tournant; je verse des larmes sur la situation de ce Palais, & ne puis m'empêcher de me livrer aux réflexions amères que me suggère cette vue pitoyable : je m'affieus, abîmé par la douleur, & repasse dans mon esprit obsédé par la tristesse, les objets différens que renferme son enceinte; & frappé par le contraste bisarre que j'y distingue, je me dis alors :

Mes yeux viennent de contempler ce Pont où un assassin féroce fondoit sur les Parisiens avec une fureur sans exemple. Qui m'eût dit, à cette journée barbare où je fuyois avec tant d'autres, la rage de

ce Prince odieux , que ce même lieu où naguère régnoient le carnage & l'effroi , deviendrait l'asyle involontaire d'un Monarque indolent , la clôture d'une femme hardie , vindicative , impérieuse & sanguinaire , & tout-à-la-fois le temple où s'opère avec lenteur l'ouvrage imaginaire de notre régénération ?

Je ne vois plus ce Jardin tel qu'il étoit sous le règne du voluptueux & impudique Louis XV , qui donnoit à la Nation sur laquelle il exerçoit une puissance tyrannique , le spectacle de la dissolution : dans ce temps , je voyois sous les arbres de ce jardin , des filles prostituées , faire de la demeure de nos Rois un b... public , & sur le côté parallèle ; mes regards ont été vingt fois témoins de l'infame commerce des enfans de Sodome , dont l'espece fourmille en France , & qui érigeoient la terrasse des Feuillans , en rendez-vous nocturnes des plus abominables orgies , sous le nom d'*Allée des Soupirs* (1).

(1) Ainsi nommée par Henri III , qui faisoit ses délices de ce genre de bestialité , avec ses mignons Joyeuse , Quelas ,

Sur cette terrasse & gazons adjacens, on voyoit donc une partie de Paris rouler les yeux, à l'imitation de ces Satyres qu'Ovide & Pétronne nous ont peints avec tant de force & d'énergie, introduire la licence & la dépravation des mœurs, souiller la pureté, & transformer le plus illustre endroit de la Capitale, en un vrai réceptacle d'infamie (1).

Maintenant cette terrasse ne présente plus au sot admirateur de la Nation, qu'une promenade pompeuse, où les Députés des Villes & des Bourgades de France, promènent leur orgueil, leur

& Saint-Maigrin, dont les épithètes injurieuses à la nature, à la raison, sont déposées sous les charniers de l'église de Saint-Paul.

(1) Je donnerois volontiers une de mes oreilles, pour qu'il en coûte deux au Marquis de Villette, à Bazard, Pré-vôt-Général des Monnoies, à l'Abbé de Montesquiou, Député & ancien Président de l'Assemblée Nationale, & à mille autres que j'aurai occasion de nommer, & qui sont les fideles partisans de ce rendez-vous de b*****.

ineptie & leurs extorsions : l'affluence du monde que j'y rencontrai, me fit naître l'idée de pénétrer aussi dans ce sanctuaire de la révolution, & je m'y acheminai.

Que devins-je, à la vue de ce temple prétendu de la liberté ! J'ignorois encore où étoit placé ce local où jadis j'avois vu un superbe manège, où des palfreniers habiles dressoient d'élégans courriers à remporter le prix de la course, & j'étois loin de m'imaginer qu'une partie des bourriques de la Beauce & des freres Martin du pays Beaunois, eussent pris la place de ces fringans quadrupedes. Je ne pus m'empêcher de dire : Hélas ! qu'est-ce que Paris ? & dans quelle désuétude est-il tombé ! Où jadis je voyois des chevaux, maintenant je vois des ânes : allons, tout est au mieux.

Je pénétrai dans cette salle verte, qui porte les livrées de la banqueroute ; & en y reconnoissant quelques-unes de ces figures hétéroclytes, je convins avec moi-même que ce local étoit on ne peut pas mieux choisi, & que la plupart y figureroient très-bien.

Comme je n'ai nulle intention de m'écarter de mon plan, je ne m'amuserai pas

à brocarder les membres insidieux qui brelandent, à cette fameuse Assemblée, à leurs délibérations ridicules, leurs extravagantes motions, leurs décrets. Je reconnus tout le faux de cette constitution de laquelle nous attendons un bonheur aussi difficile à saisir, que la comète de 1701, qui n'a opéré des prodiges que dans la cervelle creuse de M. de la Lande & Compagnie.

Je ne fais que glisser sur la description de l'ancien manege des Tuileries, maintenant l'Assemblée Nationale; mais je me contenterai de dire que le ratelier où s'approvisionnoit *Hector le fougueux*, est à présent occupé par le Président *Rab ud de Saint-Etienne*; que l'auge où s'avitaillait le cheval l'*Insouciant*, est occupée par le Comte de la Noye, & qu'il semble que toutes les étiquettes des chevaux de cet ancien manege, masquées par les fleurs de lys rehauissées en laine, ont été distribuées par un hasard heureux, de maniere que chacun d'eux, exhaussé sur le fumier qui lui est propre, se trouve naturellement à sa place.

Maintenant je passe à la barre, située vis-à-vis le fauteuil de la Présidence, qui

se trouve alternativement occupé par un fripon , un honnête-homme , un philosophe , un sot , un académicien , un ignare , un tartuffe & un sac à diable. A cette barre est où les délinquans nationaux viennent se repentir publiquement d'avoir embrassé le parti de la bonne cause. J'y vis les Parlemens diffamés ; & c'est à-peu-près le seul avantage que la Nation ait retiré des merveilleux travaux de ses Préposés. Combien il est naturel de se laisser dominer par l'humeur atrabilaire , quand on voit tenir le dé dans cet ancien domicile de chevaux , par des sots ou des fripons , & le nombre en est considérable !

Je descendis , & vins à la buvette nationale , où je vis là toutes les Provinces réunies se donner le mot pour mistifier la bonne ville de Paris , dont j'entreprends de fournir le nouveau tableau : j'y vis ces Messieurs profiter de la sottise de leurs Commettans , & écorner en restaurans les 18 liv. que fournit un Peuple stupide pour constituer son infortune , & digérer , à la séance du soir , un dîner splendide , qui les met en goût de prolonger des travaux semblables à la toile de Pénélope.

J'y vis les Bureaux : ah ! grands Dieux !

que de coquins je vis dans ces cahutes monacailles, où les Feuillans donnent, par avance, un terrain, à la sollicitation d'un Roi, lorsqu'ils l'ont reçu de la libéralité d'un autre, qui, tout sot qu'il étoit, favoit très-bien que la frocaille dirigeoit en ce moment le parti du plus fort.

Je vis le cloître de ces pantalons revêtus de dominos blancs, qui, singes des Chartreux & de l'hypocrisie de Saint Bruno, s'amusent encore à grimacer dans leur burlesque apanage, en voyant leur Jardinier expert faire venir sur couche d'excellens melons, des bigarades, & par-dessus tout, des orangers; comme si ces pauvres penaillons devoient, en bonne conscience, avoir chez eux une provision de fleurs d'orange: ils ne l'ont pas moins; & lorsqu'ils sortiront de cette sévère clôture, semblables aux freres quêteurs de la Maison des Capucins de Saint-Honoré, au lieu de se mettre sapeurs, ils feront des fusilliers, & de leurs orangers, ils formeront autant de panaches nationaux, qui, n'en déplaît à leur saint Abbé, dont les prouesses monastiques sont déposées sur les vitrages de ce cloître; escamotages & baladineries qui pouvoient avoir lieu

dans ce temps, & qui sont encore l'objet de la ridicule admiration des benêts de ce siècle.

J'en fis le tour, toujours tourmenté par le desir de m'instruire; & ce fut pour moi le comble de la sottise, que l'examen que j'en fis. D'abord, j'y vis un Roi hérétique, encensé par la fraude ecclésiastique, abjurer l'hérésie, pour acheter un Royaume aux dépens d'une messe, faire le bonheur de son Peuple, & métamorphoser les bénédictions du Pape en autant de boulets rouges, qu'il distribuoit en provision aux scélérats de la ligue, qui ne ressembloit que trop à nos nationaux, qui ne respirent que guerre, massacre, & qui s'en riront après.

J'y vis, en passant par les cours, les soldats de la révolution, qui, après avoir troqué leurs guenilles de plébéiens, pour des sur-touts bleus & des pompons de la Nation, s'amuser à des jeux ridicules, & tout-à-la-fois faire rouler un palet de cuivre dans un tonneau à triple issue, & chasser de cette enceinte un malheureux que son infortune contraint à mendier son pain, parce que le pauvre diable, revêtu de méchans haillons, n'a pas

sacrifié sa subsistance du jour à acheter une cocarde.

Ce n'est donc plus maintenant qu'à l'aide d'un masque représentant la Nation, qu'on peut pénétrer par-tout. Soyez aussi faux que *Barnave*, aussi féroce & assassin que *Néron* & la *Reine de France*, aussi politique que *Necker*, aussi contentieux que *Chapelier*; ayez une cocarde, & vous entrerez par-tout, même au Châtelet de Paris, où l'on a cependant tant de raisons de travailler mystérieusement : mais ce que je dirai en son endroit, prenez bien garde, malgré votre cocarde, de vous approcher trop près d'un mouchard de Robe-Courte; car sans quoi, malgré votre cocarde nationale, & la bienheureuse sainte liberté, vous descendrez un étage plus bas, & la sequelle judiciaire saura bien vous prouver envers & contre tous, à ses audiences publiques, que son indigne robe & son bonnet carré, recelent encore les mêmes têtes & les mêmes cœurs.

Après avoir traversé ces galeries, & examiné en bref ce qu'elles contenoient, c'est-à-dire, des marchands de bagatelles, des marchands de vérités, qui en abusent

pour vendre à tant la feuille, la compilation complete des fortifes de l'ajournement du jour, & les pamphlets qui se distribuent dans cet endroit, je rentrai dans les Tuileries; & comme, quoique Parisien, je pénétrois dans un monde nouveau pour moi, où je voyois tout en combustion, je m'attachai à prendre des renseignements exacts sur tout ce que je voyois.

J'avois déjà été à Versailles, & j'y avois vu le Château commis à la garde Suisse & Française. L'histoire de la révolution m'avoit appris que le Roi Louis XVI, qui est la bonté même, sans être plus heureux, avoit adopté le plan de se faire garder par les soldats nationaux, & ces mêmes Suisses; qu'il y avoit été contraint par une politique majeure, & qu'au fait, il s'étoit résigné à tout ce qu'on avoit voulu, en se disant à lui-même : « Tout est au pis, je le fais ;
 » mais qu'il arrive ce qu'il pourra, je me
 » regarde à présent comme ces enfans
 » mineurs, possesseurs d'une brillante
 » fortune, & qui n'en sont pas moins
 » obligés d'obéir à leurs tuteurs ; ceux-
 » là sont quelquefois dupes, je ne puis

» manquer de l'être aussi ; mais au de-
 » meurant, je n'en ferai pas moins Louis
 » XVI , & si l'on me détrône , j'aurai
 » cela de commun avec le beau-pere de
 » mon aïeul (1) , qui , réduit à la Lor-
 » raine , pour tout potage , se trouvoit
 » encore fort heureux de venir demander
 » la fortune du pot à Louis XV , qui
 » s'est fait , en ce temps , un devoir de
 » l'héberger aux dépens de son Peuple ,
 » à-peu-près comme la France héberge
 » ses Représentans. On ne demande que
 » ma sanction , je la donne ; mes Mi-
 » nistres ont volé , on me violente pour
 » remplir le fossé : que peut-on voir de
 » pis ? On me prête des discours aussi
 » pompeux que ceux du Maire de Paris ,
 » qui occupe un fauteuil tapissé dans un
 » de mes appartemens du Louvre , con-
 » jointement avec trente-neuf idiots , qui
 » n'ont pas le sens commun : je les dé-
 » bite avec autant d'appareil , & le Roi
 » de Suede , qui , comme moi , a une
 » magnifique bibliothèque , les fait trans-

(1) Stanislas , jouet des caprices de Charles XII , Roi de Suede , & Roi de Pologne par le plus grand des hasards.

» crire en langue suédoise, soit par dé-
 » rision ou par tout autre motif, qui,
 » tel qu'il soit, ne peut que prouver à
 » toutes les Nations ma détresse & celle
 » du benévole Parisien ».

Je vis donc le Château des Tuileries tel qu'il est maintenant; & voici, je crois, le jugement qu'on en peut porter. A sa porte d'entrée, faisant face au Pont-Royal, & descendant le quai, sont les cuisines de Marie-Antoinette : les bons Parisiens s'adossent, les jours où le soleil répand ses rayons bienfaisans sur la nature, aux barrières qui y sont posées; & là, ils se substantent des vapeurs odoriférantes qui s'exhalent des fourneaux, par les soubiraux de cet antre consacré au Dieu des festins : c'est là qu'ils calculent leur misère avec d'autant plus de raison, qu'obligés de rentrer dans leur galetas, ils arrosent de leurs larmes un pain noir & sec, qu'ils partagent avec des enfans infortunés, qui levent vers eux leurs bras languissans, pour en obtenir leur subsistance, lorsque ceux qui sont sensés continuellement occupés à chercher les moyens de nous la conserver, regorgent de comestibles.

Rentrant dans le Jardin des Tuileries ; par la même porte, je suis la terrasse des appartemens ; j'y vois celui de la Reine & des Enfans de France, qui, à de certaines heures de l'après-dînée, se font un jeu d'étiquette, de monter & descendre alternativement les degrés d'un perron, pour rassasier le Peuple de la vue de l'héritier de la Couronne, qui, élevé conformément au prospectus indiqué dans le discours du Roi à l'Assemblée Nationale, réalise le système de la popularité, en s'amusant à pourchasser des lapins blancs, & à cultiver des oignons de jacinthe avec le fils d'un rustre, qui n'a pas tellement oublié ses intérêts, que de ne pas s'appercevoir que cette insigne faveur rapproche le Tiers-Etat de la Cour.

Plus loin, est l'appartement du prêtre-nom des sottises actuelles de la Nation française : Louis XVI, qui gémit, dans son cœur, de l'ingratitude de son Peuple, y paroît peu. Dans les instans où il va promener sa mélancolie & le chagrin qu'il doit ressentir naturellement, de voir les Français lui retirer le soin de leur bonheur & de leur prospérité, pour le confier à des ennemis qu'ils ont élevés

dans leur sein, les Tuileries sont fermées! Ce Roi va jeter tristement les yeux sur la statue équestre de Louis XV, décoré de vertus qui ne doivent leur existence qu'au ciseau de *Bouchardon*. C'est alors qu'il doit réfléchir sur le sort des Rois. L'épithète de *bien-aimé* s'y rencontre partout incrustée sur le marbre, lorsque toutes les bouches répètent, en voyant ce monument : voilà *Louis l'exécré*.

Ce Monarque a pour point de vue, à cette promenade mortifiante qui lui retracer ses entraves & son humiliante situation, ces édifices qui menacent insolument les nues, élevés par les Fermiers-Généraux, lesquels leur devroient servir de tombeaux, à l'imitation des pyramides d'Egypte.

Au bout de cette même terrasse, sont les appartemens de Mesdames de France. Ces tristes & délaissées sœurs & tantes de Louis, menent dans notre Royaume, une vie triste & isolée, se plaignant intérieurement de la Loi salique, qui rend leur sort dépendant des combinaisons politiques, & elles consomment en regrets stériles une existence qu'elles doivent au hasard, tout ainsi que les Charbonniers

du port Saint-Nicolas, qui consacrent le temps que les travaux leur laissent, à faire l'exercice sur les gazons du Louvre, pendant que les Soldats de Districts s'enivrent ou dorment dans les corps-de-garde de la liberté, & perçoivent les deniers destinés à la sauve-garde du Peuple.

Les Cent-Suisses montent toujours la garde dans les appartemens de Leurs Majestés; mais les dehors sont gardés par le régiment des Suisses, & par les Volontaires nationaux, les uns & les autres avec des motifs bien différens.

Les Suisses, bons, francs, loyaux & courageux, ne voient, dans leur faction, que l'honorable emploi de veiller à la sûreté du Monarque des Français, & la tenue de leurs engagemens sacrés; les autres, au contraire, sont les exécuteurs des intentions de la Nation, qui consistent à retenir son Roi prisonnier parmi elle; & cette garde d'honneur, ce poste glorieux, est le plus souvent rempli par un mouchard, un baladin, un escamoteur. J'y ai vu le fameux vendeur de pommade de la Grève, connu sous le nom du *Dragon*, affublé d'un bonnet de grenadier, repousser insolamment d'hon-

nêtes Citoyens , devant lesquels , deux heures auparavant , il s'étoit humilié pour une piece de deux sols , en faisant sauter son mouton en l'honneur de la Nation.

Baulieu des Variétés , dont le buste gravé sert de pendant à celui d'*Isodore Agasse* , y nourrit son orgueil , & croit faire oublier , par les vers amphybologiques qui ornent son portrait , ce qu'il est réellement. Combien on doit peu croire à ses vertus de parades & à ses grimaces patriotiques , tout aussi peu naturelles que celles qu'il employe dans le rôle de *Mosquito* de la *Nuit aux Aventures* , où son camarade & son ami *Bordier* a si bien prédit son horoscope.

Enfin , l'*Etuviste-barbier* , qui a troqué son bassin à barbe contre un hausse-col , le petit *Marchand* son aulne contre une carabine , le *Carabin* de *Saint-Côme* , sa lancette contre un fabre , & le *Scribe* de la *Bazoché* son écritoire contre un fusil , se pavanent sur cette terrasse & dans les cours , avec autant de morgue que des Héros ; mais ils témoignent , par leurs nombreuses patrouilles , leur terreur , & si ce n'étoit l'affluence qui regne ordinairement dans ce jardin royal , on les ver-

roit s'approcher avec autant de précautions, & en criant, *qui vive?* de l'ombre d'un if, comme si c'étoit un peloton d'ennemis.

Les hommes sont égaux; ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu, qui fait leur différence,

a dit Voltaire. La maniere indistincte avec laquelle chacun pénètre dans le Jardin des Tuileries, sembleroit nous assurer que cette pensée d'un grand homme jouit maintenant de toute son exécution; mais le tableau public que j'y examine, me rappelle l'Ane de la fable revêtu de la peau du Lion, trahi par un bout d'oreille échappé. Le Français d'aujourd'hui leve impérieusement sa tête *encocardée*, & dit à tout venant : Regardez ce que je paroïs être, bien différent de ce que je suis réellement, & de ce que je devrois être : vous voyez en moi un héros, un vainqueur; mais le bout de l'oreille échappe, & découvre la ruse; alors je ne vois plus qu'un homme ordinaire & un faux Citoyen, qui n'avoit pas grand effort à employer, pour subjuguier un état déjà miné par ses fondemens, & qui s'applaudit d'un ouvrage qu'il ne doit qu'à

la circonstance malheureuse qui rend un Monarque le jouet de la vicissitude de la fortune, comme le moindre de ses sujets.

CHAPITRE III.

Place Louis XV, le Boulevard, Hôtel de la Mairie, District de Saint-Roch, où je suis tombé de fièvre en chaud mal.

JE ne reparlerai de la statue de Louis XV, que pour regretter la perte d'autant de bronze, & l'emploi de ces monstrueux blocs de marbre qui forcent à chaque moment les yeux à s'arrêter sur le ravisseur de nos biens, & le destructeur de la liberté. O France! quel usage as-tu fait de tes trésors? Qu'il est vil! & combien tu dois rougir de ta basse adulation!

Du point central de cette place, je découvre le nouveau pont de Louis XVI. Ce Monarque y sera-t-il placé? de quel sens & de quel côté jettera-t-il ses regards? Ah! de tel côté qu'il soit, le bon Henri

lui tournera le dos, & la postérité sans doute en fera la remarque judicieuse. Ainsi, ce Roi si bon sera puni du crime des autres, & les jugemens bisarres de l'avenir déploreront plus tard de l'avoir mal connu.

En face, est le palais Bourbon, où la magnificence & le luxe étale sa grandeur & ses richesses, bâti à grands frais par Louis-Joseph de Bourbon, Prince de Condé : chaque pierre de cet édifice annonce l'orgueil des Princes de la Maison Royale, qui se sont rapprochés, autant qu'ils ont pu, de la Souveraineté, aux dépens des malheureux. Aucune partie de ce palais n'appartient en propre à son illustre propriétaire. Loin que le principal de la dépense soit payé, les rentes provenant des mémoires des Entrepreneurs qui y ont placé leurs fonds, éprouvent & éprouveront sans doute, grâces à la bienheureuse révolution, un retard considérable.

A la gauche de Louis XV, est le Garde-Meuble, pillé le 14 Juillet 1789, par les voleurs patriotes & les bandits de la révolution, qui, au nom de la liberté, y ont commis les larcins les plus condam-

nables, & qui, pour récompense de ce, ont été modestement recueillir, à l'Hôtel-de-Ville, leur part des couronnes civiques, lorsque, dans tout autre temps, ce brigandage eût été gratifié par un licol de chanvre, & par une potence.

Je passe devant le marché Daguesseau, sans penser au Chancelier de ce nom, indigne d'aucun souvenir, pour enfiler le boulevard, jusqu'à la rue des Capucines. Je vois, dans cette promenade, des hôtels abandonnés, & conséquemment des vestiges bien propres à nous démontrer que si nous languissons dans la misère, nous devons nous en accuser, & que nous en sommes la principale cause.

Dans la rue des Capucines, je vois un hôtel brillant, où jadis demuroit *Lenoir*, ce scélérat infame, ce Lieutenant de Police, tout aussi cruel que d'*Argenson*. Je soupire, en lisant, sur le marbre noir attaché sur la porte, *Hôtel de la Mairie*, & j'ajoute à mes soupirs : Hélas ! voilà donc ce qu'a produit la révolution dans cet antre affreux de la tyrannie ! un changement de nom, & rien de plus. Je croyois me reposer avec délices à la demeure d'un sage, d'un philosophe aimable & désintéressé,

téressé, d'un homme simple & vertueux ; d'un Juge integre & sensible, & je n'y rencontre, au contraire, que des objets capables de renouveler ma douleur. Un cerbere, semblable à celui de l'ancienne Police, en défend l'entrée à une foule errante aux environs, qui vient réclamer inutilement l'équité du nouveau Maire, qui la dépose à la porte, chaque fois qu'il rentre dans ce domicile de l'injustice.

Un essain de Mouchards bleus & blancs, rode dans les cours, & par-tout où je jette les yeux, je vois absolument tous les attributs de l'ancien régime. Ce n'est plus ce *Bailly* défendant courageusement nos droits ; c'est un Maire vain, ambitieux, fourbe, politique, dissimulé, & esclave du pouvoir & de la cupidité.

Entouré d'un nombre infini de valets qu'il commande impérieusement, il oublie, au sein du luxe & de la magnificence, les momens si flatteurs pour une homme juste où il étoit ferré sur le Pont-Neuf, par un Peuple crédule, qui élevoit son nom jusques aux nues : enorgueilli de sa grandeur, ce n'est plus que l'œil du mépris qu'il attache sur les artisans de son élévation ; & la dureté, le froid glacial,

C

président aux réponses qu'il rend au Peuple.

Servilement attaché au char de la fortune , le bonheur de la Capitale n'est plus l'objet du travail de son cabinet ; l'avidité des richesses , l'étendue du pouvoir , sont les matériaux de ses spéculations favorites : *Coquerau* , *Laurent* & *Duilleul* sont ses intimes , ses plus chers confidens. Aussi , lorsque quelques infortunés se présentent un placet à la main , pour intercéder l'humanité , la justice de Bailly , M. le Maire fait répondre , par son Suisse , harnaché d'une éclatante livrée , & d'un baudrier chargé de galons : Attendez le jour d'audience. Est-ce ainsi qu'un Maire doit agir ? & tous ses instans ne sont-ils pas au Peuple , dont il s'est déclaré le défenseur & l'appui ?

Je détourne mes regards de ce siège de l'abus de la puissance , qui me retracent les anciens Maires du Palais , jadis si funestes à la Nation française , & je traverse la Place Vendôme , où je vois Louis XIV montrer du doigt le tombeau de la Chancellerie , & la demeure des anciens Chefs de la Justice , qui s'occupoient à bouleverser le Royaume , tandis

que leur maître, plus ambitieux que sage, & plus magnifique que grand, dévastoit sa Monarchie, dominé par le seul plaisir de troubler ses voisins.

Rue Saint-Honoré, mes yeux se portent sur le dôme de l'Assomption, & je pénètre, en idée, dans cette maison de recluses; j'y vois de jeunes & jolies pucelles, ou soi-disant telles, renoncer, à l'exemple de la Reine des Anges, abandonner le projet d'imiter sa glorieuse ascension, pour se lier charnellement avec le bienheureux cordon de Saint François, & préférer les stigmates de la concupiscence de ce saint anachorete, à la félicité de la vie éternelle, & le tout, pour travailler à la propagation de l'espèce, & toucher, comme Madame Eve, au fruit défendu.

A côté, près les Feuillans, sont les Capucines de la rue Saint-Honoré, où je vois des gueux enfrocaillés se dévêtir de leurs sales guenilles, pour prendre parti dans l'armée *la Fayette*, & par ce moyen aller enlever des vivres à force ouverte, aux payfans des environs, du sel & du tabac aux pauvres diables d'ennemis des cinq Fermes réunies, au lieu

d'aller de porte en porte, remplir leurs besaces, pour l'amour de Dieu.

Toutes les rues adjacentes de la rue Saint-Honoré, sont, comme par le passé, garnies de Couvens, dont le culte de Vénus fait tous les honneurs; mais la taxe est considérablement diminuée, depuis que le numéraire est englouti; & les pauvres Religieuses de Cythere, trouvent bien à rabattre de leurs prétentions, depuis que nous sommes libres; ce qui devoit au contraire augmenter leur espoir & le nôtre; *mais qui compte sans son hôte, compte deux fois.*

Arrivé devant Saint-Roch, je me prosterne humblement pour saluer révérencieusement ce Pèlerin vagabond, ainsi que M. son chien, qui guérit de la galle, de la rogne, de la peste, tout aussi sûrement que les Rois de France guérissent des ulcères & des écrouelles. J'admire avec quel front d'airain l'Historien Baillet nous a bercé de ces gandoises catholiques, apostoliques & romaines, pour se faire un nom dans les fastes de la sottise, & attraper un morceau de pain, par l'intercession du Pape.

Les Districts de Paris jouent main-

tenant un trop grand rôle dans les événemens de la Capitale, & en font une partie trop essentielle, pour négliger ce qui peut avoir rapport à celui de Saint-Roch, qui est celui de la Police, & conséquemment opposé aux résolutions & décrets de la majeure partie des autres.

C'est en vain que l'assemblée des Communes lui a donné des témoignages éclatans de sa bienveillance & de sa protection, en faisant condamner l'Auteur du *Journal de la Ville & de la Cour*, pour avoir osé dire, dans son article du *Palais-Royal*, qu'il n'étoit composé que de mouchards. La vérité doit l'emporter sur les mensonges placardés de l'Hôtel-de-Ville; & quand on voit les soldats de ce District, fureter chez les Libraires, chercher à trouver en défaut les Colporteurs, se faire indécemment salarier par les Marchands de ce même Palais-Royal, qui ne sera pas convaincu, que le District de Saint-Roch réunit à ses fonctions, toutes les ruses coupables & les incursions manifestes de l'ancienne patrouille grise (1)?

(1) Ainsi nommée, du temps que les

Ce n'est cependant pas le seul District qu'on puisse accuser de ces indignes manœuvres : en continuant ma ronde, j'aurai sûrement occasion de citer les autres, & de prouver que les prétendus soldats de la liberté, les soi-disans destructeurs de l'aristocratie, sont les mercenaires de la tyrannie présente.

CHAPITRE IV.

*Le Palais-Royal, District de Saint-Honoré
& de l'Oratoire, Bibliothèque du Roi,
ancien Dépôt des Gardes-Françaises.*

QU'ÉTOIT autrefois le Palais-Royal? La demeure auguste des Princes du Sang Royal de la Maison d'Orléans : son aspect imposant imprimoit le respect de la vénération, quoique depuis un temps con-

satellites de l'ancienne Police marchaient en corps, comme le District de Saint-Roch, à l'aide de travestissemens, pour surprendre les Citoyens de Paris.

fidérable, il n'ait été que l'habitation de Princes dérégles & corrompus, souillant perpétuellement la splendeur du sang dont ils sorroient.

Sans parler du Régent de ce Prince cruel & voluptueux, ni du pere du Duc d'Orléans actuel, qui, par son mariage avec Madame de Montesson, a bien prouvé qu'il ne démentoit en rien la conduite scandaleuse de son épouse, je ne m'arrête qu'à Louis-Philippe-Joseph, sur lequel le Peuple a tenu quelque-temps ses regards imbéciles attachés, & le considéroit comme le protecteur de ses intérêts, lorsqu'il n'étoit, au contraire, que l'hypocrite le plus faux & le plus dangereux.

Qu'est maintenant le Palais-Royal ? une foire publique & continuelle, l'asyle des banqueroutiers, le magasin des plus sales & des plus viles prostituées, le rendez-vous des plus infames agioteurs, l'association des joueurs de hasard & des escrocs d'académies, le foyer de la discorde & du trouble, le centre des orages publics, & l'entrepôt des tavernes.

Qu'est donc maintenant Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, ce Prince bas &

abject ? C'est l'entrepreneur de cette foire , patron des débiteurs infideles , le supérieur des b**** des entrefols , le protecteur déclaré de l'agio , dont son bifaïeul lui a donné des notions si cruelles , le soutien des misérables Chevaliers du lansquenet , l'intrigant motionnaire secret des propositions & raisonnemens incendiaires , le tavernier des Cafés de Foi & du Caveau , le restaurateur de l'estomac de l'Assemblée Nationale , qui ressemble à celui d'un autruche , & le directeur en chef du Cirque , des Variétés , & des Ombres chinoises de Séraphin , sans parler des Bamboches & du temple de mémoire de Curtius , qui croiroit faire un crime de leze-soumission , en dégarnissant son cabinet de la figure enluminée de son Commettant.

Avant la nouvelle construction du Palais-Royal , les catins commerçoient à la brune , dans le jardin , & d'un bras expert & vigoureux , exploitoient les célibataires & les vieux paillards , sous l'arbre de Crocovie ; mais Louis-Philippe-Joseph , dont l'intérêt est le Dieu favori , a suivi les avis des Gens de son Conseil , qui , par une maxime assez ordinaire des

Gens d'affaires, encensent la marote du maître, & se font considérer à force de souplesses.

Louis-Philippe-Joseph jugeant donc, d'après l'avis de son Chancelier, que le commerce que les chauves-souris du Palais-Royal faisoient dans le jardin, ne lui étoit d'aucun rapport, & nuisoit au contraire à ses intérêts, résolut de tirer parti de cette branche lucrative à tant d'autres du voisinage, & devenir maq*** en titre d'office.

Pour cet effet, les entresols de ces superbes galeries furent loués aux plus jolies catins des environs, à raison de six livres par chaque journée. Il est facile de juger, par cet exposé sincère du prix, combien cette location infame rapporte à Son Altesse Sérénissime, qui protège en conséquence le putanisme, & le met à couvert de l'investiture des Soldats nationaux, qui n'y peuvent jeter le grapin.

C'est particulièrement au Palais-Royal, comme je l'ai déjà annoncé, que se jouent les jeux de hasard : chacune de ces assemblées loue un très-mince local quinze francs par jour, & je connois, entr'autres, un sieur Duplessis, qui, nullement effrayé

d'un prix aussi exorbitant, en tient trois arcades à ce prix, sur lesquelles il gagne encore la modeste somme de cinq livres par jour, & par chacune.

C'est de même au Palais-Royal que circulent tous les pamphlets que la Commune traite de *libelles diffamatoires*, surtout ceux qui parlent d'elle dans les termes peu respectueux qu'elle mérite; & les Libraires de cet endroit royal, ou soi-disans tels, mettent à très-haute contribution les productions du génie: les clubs, les cabinets littéraires y sont entassés les uns sur les autres, & la plupart tenus par des êtres abjects & méprisables, comme qui diroit le sieur *Pain*, se disant Libraire, occupant le n.º 145, le plus grand fripon de ce siècle, jadis Commis chez un Libraire, puis Recruteur déclaré de la manchette; tantôt revêtu d'habits brillans, dont la façon n'est pas même payée, déserteur frauduleux de presque tous les hôtels garnis, & dans tous les temps intrigant, sot, escroc, & dont l'unique occupation est de faire des dupes (1).

(1) Une des moindres anecdotes de la vie de ce personnage, est le vol d'une

Après l'établissement du Cirque, des Variétés & des autres petits Spectacles du Palais-Royal, il ne manque plus à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans que d'établir dans cette enceinte une guinguette; alors rien ne pourra contester la réputation dont elle jouit déjà, d'être un des plus vils cloaques de la Capitale.

Tout ainsi qu'aux Tuileries, les portes du Palais-Royal, voir même les galeries, sont obsédées, malgré les réclamations des Marchands banqueroutiers & des Libraires, par une partie des décroteurs des ponts, qui ont formé un diminutif de la Chambre Syndicale de la Librairie, & qui, non-contens d'avoir ainsi métamorphosé leur profession, en beuglant aux oreilles l'annonce du *Postillon*, & les séances de l'Assemblée Nationale à un sol le décret, améliorent encore leur état, en profitant de leur dextérité pour fouiller

montre d'or, sous le prétexte de la faire raccommoder. On peut s'en assurer au sieur *Royer*, Libraire au bas du Pont-Neuf, à qui elle appartient, & qui la réclamera éternellement.

dans les poches, & escamoter des mouchoirs, des montres & des tabatieres.

Les Districts de Saint-Honoré & de l'Oratoire, font monts & merveilles dans ce pourtour : le premier s'est déjà signalé par son adhésion aux principes sages de l'Assemblée Nationale sur l'infamie dont étoient souillées les familles déjà trop malheureuses d'avoir vu quelques-uns des leurs périr par la main des bourreaux : aussi la folie française, qui tire parti de tout, a-t-elle employé le burin à transmettre à la postérité le portrait d'*Isodore Agasse*, objet de la sollicitude de ce District, & le fait servir de pendant à celui du pantin *Beaulieu*, qui s'est illustré par une pasquinade.

Le District de l'Oratoire, fameux par ses péroraïsons à perte de vue, se distingue des autres, par sa condescendance aux actes illégitimes de la Commune. Les Volontaires de ce District méprisent souverainement l'indépendance des autres, & prouvent, par une basse complaisance, leur attachement pour l'Hôtel-de-Ville, & maintiennent, par une obéissance servile, l'abusif autorité du Général & de la Mairie : aussi ce dernier District fait-il

corps avec celui de Saint-Roch, & ne déroge en rien à sa composition.

Traversant le Palais-Royal, je viens dans la rue de Richelieu, & je pénètre dans la Bibliothèque du Roi, où les Auteurs classiques grecs & latins sont referrés avec le plus grand soin. J'ignore si Louis XVI, abandonné à lui-même, & confiné dans la prison des Tuileries, fait usage de sa bibliothèque, pour charmer les ennuis de son honorable détention, & si, suivant l'ancienne coutume, il s'y dépose encore un exemplaire de chaque nouvel ouvrage? Il est à présumer que notre Monarque a sous les yeux une immense collection de tableaux sinistres & affligeans.

Au sortir de la Bibliothèque du Roi, où les statues des grands hommes impriment dans l'ame le respect dû aux arts & aux sciences, je passe au boulevard, où l'ancien Dépôt des Gardes-Françaises s'offre à ma vue. En contemplant ce vaste bâtiment, qui servoit autrefois d'asyle à la paresse & aux sottises des anciens *Pierrots* (1) de la Nation, je ne puis m'em-

(1) Ainsi nommés par les autres Militaires & la multitude du Peuple.

pêcher de sourire de l'exaltation de ces Césars de nouvelle fabrique, qui, décorés de médailles, passent pour être les libérateurs de la Patrie, & ajoutent, en conséquence de cetitre usurpé, à leur orgueil, à leur insolence & à leur brigandage.

Tout est renversé dans Paris. Autrefois le seul nom de Garde-Française traînoit après lui l'horreur & le mépris; il n'y avoit sorte d'excès où ne se porte cette canaille enrégimentée. S'agissoit-il d'un vol considérable, d'un assassin, les soldats aux Gardes étoient employés : semblables aux *Frattigello* d'Italie, ces scélérats employoient les armes qui leur avoient été confiées pour la défense de la Patrie, à commettre les plus énormes attentats.

En voyant ces mêmes Gardes-Françaises aujourd'hui les objets de l'enthousiasme patriotique & des hommages publics, pourra-t-on s'imaginer que la majeure partie de ces soldats étoient enrôlés dans la bande de Cartouche, & que lorsque ce héros de grands chemins déposa ses derniers soupirs sur une roue, à la place de Grève, il déclara que, sans les braves Gardes-Françaises, il n'eût jamais été la terreur & l'effroi de son temps ?

Ces Gardes-Françaises sont encore les mêmes, malgré la ridicule vénération du Peuple, dont ils se prévalent pour l'humilier en toutes rencontres. C'est en vain que l'établissement des casernes a semblé mettre un frein à leur scélératesse. A force de s'être rendus redoutables, ils ont engagé le Ministère à fermer les yeux sur leurs excès : mais en les jugeant sans partialité, on ne peut s'empêcher de convenir, que si, par un heureux effet du hasard, ils sont les premiers instrumens de la révolution, ce qui ne fût jamais arrivé, s'ils eussent connu la subordination, on doit gémir d'en avoir l'obligation à cette troupe mutine, dénuée de mœurs, de principes, de sentimens & de raison, &, pour trancher le mot, composée de vrais sacripans.

CHAPITRE V.

*Hors-d'œuvre, Armée parisienne, Chasseurs
& Filles de joie.*

AVANT de continuer le cours de mes observations, je crois le hors-d'œuvre

que je vais tracer, d'autant plus nécessaire, qu'il m'épargnera la peine de parler en particulier de chacun de ces soixante Districts, pourtant si dignes de notre attention, & formant maintenant presque Paris entier.

Chaque District composé d'une Assemblée, est soumis à l'impulsion de la Commune, qui n'est cependant qu'un assemblage d'extraits des soixante, dirigé par un politique artificieux, & un fourbe adroit, qui, sous l'apparence de la publicité, établissent leur pouvoir, & se moquent en secret de la confiance. *Bailly*, en qualité de Maire, préside à la Police, & *la Fayette*, comme Général de la Milice parisienne, surveille les opérations militaires.

Lorsqu'en vertu de la proclamation publique, ces deux hommes animés par le même intérêt, réunirent tous les suffrages, & s'accorderent ensemble, pour tenir, sans aucuns mélanges désagréables, le timon des affaires, le Peuple, toujours émerveillé par la nouveauté, cria, au prodige. C'en étoit effectivement un, de voir deux personnages jouissant de l'estime & de la vénération, passer successivement, par une

une conduite diamétralement opposée à la sagesse qu'on attendoit d'eux, à des jugemens bien différens.

Je glisse sur l'organisation des Districts, sur la fermeté stoïque de celui des Cordeliers, sur son amour pour la vérité, sur sa constance & sa fermeté, sur son invariable intégrité, de même que sur la mollesse des cinquante-neuf autres, qui semblent s'accorder, pour prouver à la Nation, sa fortise & sa nouvelle certitude, pour ne m'attacher qu'au parallèle que m'offre les Comités militaires, avec le régime de l'ancienne Police & de l'administration, éteinte en apparence.

Qu'on ne soit pas surpris de me voir placer les filles de joie à la suite de l'armée parisienne : comme par le passé, cette dernière classe est absolument liée à la première, & le Public ne sera, je crois, pas fâché d'être convaincu que l'une est dépendante de l'autre.

Dans le temps que l'espionnage étoit le plus en vogue, & que les catins produisoient aux Lieutenans de Police, 12,000 liv. de revenu par an, les suppôts infames de cet exécration tribunal, étoient les receveurs de ces émolumens secrets,

que l'indigne Magistrat étoit bien éloigné d'oser avouer. *Marais*, *Quidor*, dont les noms seuls faisoient trembler l'épouvantable fourmillière des prostituées, trouvoient de même leur compte à favoriser le libertinage, ou à l'intimider: leurs goudjats *Maingot*, *Grand-Maison*, *Coudchy*, *Cliquet*, grapilloient à leur tour, & les prisons de Saint-Martin n'étoient jamais remplies que par les malheureuses assez peu politiques pour refuser de s'approximer à un mouchard, ou pour ne pas s'affervir à la cadence du ponce avec M. l'Inspecteur.

A l'extinction de cette engeance vile & pernicieuse, chacun crut que désormais la Capitale ne regorgeroit plus de femmes infectées du poison destructeur de la v****; que Bailly ne se laissant pas dominer par l'intérêt, extirperoit en partie cette sequelles abominable, & qu'il n'existeroit plus d'entr'elles que celles que la politique doit tolérer, pour la sûreté de la très-mince partie du sexe honnête: point du tout; le Maire & le Général ferment les yeux sur la continuation de ces scandales horribles; où, que dis-je? ils l'autorisent plutôt par leur foiblesse & leur aveuglement; & voici comme je le prouve.

Chaque bataillon de l'armée parisienne, composé d'une compagnie dite du centre, est le refuge des brigands, des vagabonds errans & sans aveu, dont fourmilloit la Capitale avant la révolution : la Garde soldée n'est, à proprement parler, que l'élite de la canaille parisienne, qui s'est servie de cette ressource pour se mettre à l'abri de la misère & du travail.

Les Volontaires, guidés par l'ambition de porter l'uniforme national, bien plus que par le désir d'être utiles à leur Patrie, ont abandonné leurs travaux, la conduite de leur ménage, pour promener leur oisiveté & leurs ridicules.

Cependant, il faut vivre, & les épaulettes nationales sont assujetties, comme les Porte-faix & le Général, aux besoins naturels de la vie ; & les filles de joie en ayant de tout temps présenté la facilité, si ce ne sont plus les mouchards de l'ancienne Police, qui rançonnent les prostituées, ce sont ceux de la nouvelle qui les remplacent, & qui mettent à contribution les malheureuses qui, dans ce temps de détresse, ont beaucoup de peine à vivre du trafic de leurs charmes.

Il n'est donc aucun individu de la Garde soldée, même de la plus grande partie des Volontaires, qui ne leve le tribut du maquereillage dans son District, & qui, en raison de ce tribut, & par reconnaissance, ne se fasse un devoir, & ne regarde comme un mérite, le soin de veiller à la sûreté de sa Dulcinée, qui se trouve rarement comprise dans les enlevemens que les Districts font quelquefois des femmes publiques, pour les conduire à l'Hôtel de la Force. On doit bien penser que les héros des Gardes-Françaises ont donné le ton à cette indigne manœuvre de la part des troupes, & que ces médaillistes de la Nation, décorés des couleurs de la Patrie, sont en même-temps les souteneurs en chef des misérables taudions de la ville de Paris.

Pourra-t-on croire que l'ange tutélaire de la révolution, que le protecteur de la liberté américaine, que l'émule de Francklin, le Général de l'armée parisienne, soit imbu de cette licence effrénée? Oui sans doute, il l'est; mais calculant ses pouvoirs sur le tarif de la politique, ce n'est pas par la vertu qu'il cherche à s'assurer du cœur de ses soldats; c'est par

une complaisance aveugle, & en fermant les yeux sur cet excès.

Que le Public ne se laisse donc plus prendre aux acclamations qu'on donne à ce Général ; elles sont absurdes, révoltantes, & indiquent la pusillanimité de son caractère.

Parcourez ces rues, où l'honnête Citoyen ne pénètre qu'avec la plus extrême nécessité, & rougit de porter ses pas, vous les verrez remplies de ces effrontées Messalines, qui, juchées sur une borne, racrochent publiquement les passans, attirent près d'elles ces libertins infâmes, dont le corps, souillé par la débauche, a totalement fait divorce avec la délicatesse.

Auprès de ces créatures dérégées & corrompues, est assez ordinairement un Militaire soldé ou un Volontaire, qui est l'amant favori de la luxurieuse prostituée, & qui n'attend que le moment où l'homme dépravé a été porter sa très-modique offrande dans l'égout de la crapule, pour partager avec sa bien-aimée le tribut fangeux de l'horreur & de l'indignité.

Entrez ensuite dans les cabarets dont

ces mêmes rues sont remplies ; jetez les yeux aux tables infectes qui y sont déposées ; qu'y appercevrez-vous ? Des Militaires nationaux ivres , pressant de leurs mains brutales des appas dégoûtans de ces nymphes débordées , proférant les blasphêmes les plus affreux contre une Nation qui les a comblé d'éloges. Paroissez n'être pas effrayé de ce révoltant tableau , alors vous verrez bientôt une de ces sales gourgandines quitter son grenadier , vous proposer une jouissance ou une demi-jouissance , sans que le ruffien national s'y oppose , bien persuadé que son profit en augmentera d'autant : vous verrez même la plupart de ces guerriers vous accabler de politesses , pour vous engager à fouiller à l'escarcelle : mais prenez bien garde de succomber à la tentation , ou craignez pour votre bourse ou pour votre santé.

Cet abus , me dira-t-on , est peut-être ignoré des Chefs. Comment le croire , lorsque , dès le grand matin , on voit sortir des Compagnies du centre une quantité prodigieuse de ces femmes qui y couchent avec leurs amans en médailles , & qui trouvent , aux dépens de la Na-

tion, un asyle qu'elles ne sauroient trouver ailleurs ?

Les fréquentes patrouilles des Districts ne sont pas capables de mettre un frein à cette abominable licence ; & lorsque, par hasard, l'une de ces impudentes coquines se trouve arrêtée par les Volontaires, qui n'ont pas encore dépouillé toute pudeur, elle est aussi-tôt réclamée par un guerrier patriote, qui, jurant énergiquement par les prétendus services qu'il a rendus, se fait rendre sur-le-champ l'infame créature qui ajoute journellement à sa paye, qui n'est déjà que trop considérable.

Maintenant à Paris tout le bourgeois est militaire, robins, marchands & artisans ; conséquemment les maîtres de maisons, propriétaires & principaux locataires, occupent, dans la Garde nationale, un grade plus ou moins conséquent, suivant ses facultés, sa fortune ou l'instigation de sa cabale. Cependant, toutes ces filles de joie sont logées dans la Capitale : les croisées de la rue Saint-Honoré annoncent aux passans, que l'appartement dont elles dépendent, est occupé par des catins, lorsque les boutiques.

& les maisons appartiennent à des Lieutenans, Sous-Lieutenans ou à des Bas-Officiers de la Milice parisienne, qui ont cependant juré à l'assemblée de leur District de ne point louer à des filles publiques.

Indépendamment des prostituées qui ont leurs meubles à elles appartenans, presque toutes les chambres garnies sont de même occupées par ces créatures; & pour donner une idée précise de l'intérêt que la Garde nationale a de protéger ces effrontées courtisanes, c'est que la plupart d'entr'elles payent un loyer considérable à cette même Garde nationale dont elles dépendent; de manière que la plus forte partie de leur gain passe entre ses mains; n'étant pas extraordinaire que chacune d'elles paye un misérable galeto, à son hôte non soldé, trois livres ou quatre francs par jour. Ainsi sont les sieurs *Parmentier*, tenant l'hôtel de Jouy, rue Saint-Antoine; *Canes*, de la rue Jean-Saint-Denis; *Livron*, de la rue Fromenteau; *Didier*, de la rue Sainte-Anne, & maint autres taverniers bordelistes de la Capitale, qui esquivent, à l'aide d'un surtout bleu, les rigueurs des ordonnan-

ces, pour pressurer les malheureuses complices du désordre & de la prostitution.

Croira-t-on que ce soit cependant en partie ces personnages crapuleux, qui forment l'ame des assemblées de Districts ? Croira-t-on que ce soit eux, qui, dans leur jour de garde, soient obligés de veiller à la sûreté des mœurs & à la tranquillité publique ? Croira-t-on de même, qu'ils remplissent strictement leurs obligations ? & le Peuple, qui s'endort avec sécurité dans cette confiance, croit-il ses défenseurs assez ineptes pour déclarer la guerre à ces femmes perdues, dont ils retirent d'aussi prodigieux bénéfices ? La chose n'est pas possible, & l'établissement si nécessaire de la Milice nationale, aussi mal géré, n'a produit qu'un mal de plus, en fournissant à la milice des prostituées le moyen sûr de procéder avec une insolente tranquillité, à la continuation de leur détestable commerce.

C'est principalement dans les quartiers Saint-Martin, Saint-Honoré, qu'il est possible de se procurer la connoissance exacte de ces vérités odieuses ; mais ce que la majeure partie du Public ignore, c'est l'affreux trafic que ces propriétaires,

ou principaux locataires font en même-temps pour mettre en état ces mêmes femmes de procéder à leur indigne métier, ce qui en augmente considérablement le nombre.

Dans la quantité de ces libertines, il en existe beaucoup qui n'ont pas en propre une chemise, & qui cependant étalent, toutes les soirées, un luxe le plus insultant. Comment font-elles? C'est le plus souvent leur hôte qui obvie à cet inconvénient, au moyen d'un prix exorbitant; de manière qu'en changeant de chambre ou de quartier, celle qu'on avoit vue la veille si pomponnée, & en imposer aux Jardins publics, par une mise brillante, se voit, le lendemain, dans la charrette destinée à conduire à l'Hôpital-Général de la Salpêtrière, les viles infantes de l'impudicité, revêtue de sales & méchans haillons, ou soulager les manœuvres du Pont de Louis XVI, & les misérables employés aux travaux publics, derrière les pierres de la Place Louis XV.

Croira-t-on encore, que tandis que le Volontaire national pourchasse, dans les rues, les femmes prostituées, que sa maison en est remplie? Croira-t-on que sa

femme en fait les honneurs , & soit celle qui se déshonore à jamais , par une location aussi infame que celle que je viens de citer ? Le fait est cependant on ne peut plus réel ; & pour peu qu'on soit curieux de connoître combien il est nécessaire que gagne par jour ces indignes créatures , qui n'ont rien à elles , je vais mettre sous les yeux de mes Lecteurs , le tarif de ces loyers de vêtement , qui m'a été procuré par le sieur *Fontaine*, Sergent des Grenadiers de l'Oratoire , qui tient , rue Tirechape , l'hôtel de la prostitution , connu , par parenthèse , sous le titre de l'hôtel de la Vierge , lequel m'a assuré que c'étoit un prix fait chez lui & chez ses honnêtes confreres.

Une chemise.	10 s.
Un deshabillé.	15
Un bonnet.	10
Des bas.	5
Un mouchoir.	5
Un tablier.	4
Chambre.	1 l 19
	<hr/>
	4 l. 5 s.

Le tout sans boire ni manger. Je laisse à juger, d'après le total de cette somme ,

qui n'est encore pris que dans la classe des barboteuses qui bordent les ruisseaux de ces petites rues puantes, combien il faut de légères pieces de monnoies pour leur procurer l'existence ! Que seroit-ce, s'il étoit question de récapituler les frais que font journellement les élégantes racrocheuses d'un état plus relevé !

Il est à observer que les hôtels garnis des rues Jean-Saint-Denis, du Chantre, Fromenteau, Champ-Fleury, & quantité d'autres, sont tenus par des Volontaires nationaux, & presque tous aux mêmes conditions ; que le Maire, tout aussi instruit que l'ancienne Police, ferme les yeux sur cet abus énorme, qu'il le tolere, & fournit conséquemment, par cette condamnable indulgence, matière à mille vols & à quantité d'infamies, dont les auteurs femelles ne sont que très-légerement punis, d'après la protection qui leur est accordée par ceux qui leur louent, contre toute justice & honnêteté.

Dans la circonstance malheureuse que nous venons d'éprouver, combien n'étoit-il pas prudent & nécessaire d'opposer une digue à ce torrent d'ordures, dont les suites pouvoient devenir si funestes !

C'est pourtant ce que la sagesse du Maire Bailly & du Général la Fayette n'a pas cru digne de sa remarque & de son attention. Les gens sans aveu, les partisans de la débauche & de la corruption, ont toujours existé dans la Capitale: les filoux, les joueurs, ont trouvé, par cette tolérance, de sûrs asyles pour ensevelir la connoissance de leurs brigandages; & au moyen de 24 f. par nuit, changeant tous les jours de domicile, ils bravoient ainsi la vigilance du Ministère, & bravent encore les précautions des Districts, qui s'occupent bien moins de veiller à la sûreté des habitans, qu'à des tracasseries puériles qui ne servent à rien.

Les Chasseurs nationaux, créés, dans l'institut, pour aller au-devant des ennemis de l'État, en découvrir les manœuvres, en prévenir les attentats, ne sont plus à présent, malgré que l'orage ne soit pas totalement détourné, que les supports des Commis de barrière, & les destructeurs des infortunés qui cherchent à se procurer les moyens de vivre, en passant en fraude, puisque c'est l'expression des voleurs des cinq Fermes réunies, les denrées qui payent de si grosses en-

trées aux murs redoutables construits par la rapacité des Fermiers-Généraux. Aussi n'est-ce pas sans raison que les autres Militaires nationaux sont perpétuellement en discorde avec eux. Je soutiens qu'il est ignoble à des Français de prêter leur assistance à des déprédations manifestes, qui, loin de soulager la Nation, la minent & la plongent dans l'infortune.

Non que ces Chasseurs, si ridiculeusement nommés nationaux, soient constamment attachés à l'obligation qu'ils ont contractée de prêter les mains à cette perception barbare : ils détruisent en effet les contrebandiers, mais en faisant eux-mêmes la contrebande ; & les barrières de la Courtille, des Porcherons, de la Pologne, sont les fréquens passages qu'employent les Chasseurs, pour commercer eux-mêmes les denrées prohibées, & trahir leurs engagements ; & le comble de la démenche du Peuple à cet égard, est porté si loin, que la plupart de ces Chasseurs, qui semblent pourvoir à sa sûreté & au soin de veiller à l'interruption de la fraude, en sont au contraire les plus fermes appuis. Ah ! pauvre Peuple, combien tu es abusé !

CHAPITRE VI.

Quai du Louvre, de la Mégisserie, dit de la Ferraille, & le Châtelet.

QUE présente maintenant à tous les yeux le spectacle des quais? Celui du Louvre & celui de la Ferraille, l'aspect terrible des effets de la révolution, le tableau pitoyable de la plus affreuse misère, la déchirante image de la situation misérable de la Nation. On ne peut maintenant plus faire un pas dans ces endroits, sans être coudoyé par un mandiant, un filou, ou quelques-uns de ces aboyeurs du quai des Augustins, qui prétendent insolument vous forcer de faire l'acquisition des misérables résidus *de la Cour & de la Ville*. Sur celui du Louvre, vous voyez, dans des dégoûtantes échoppes, quelques débris de la table royale, dévorés des yeux par un Peuple exténué & mourant de faim, en proie à toutes les horreurs de l'indigence & de la pauvreté.

Le long des murs de ce Château royal sont entassés les uns sur les autres, cette

vermine affreuse qui donne à jouer, au plus modique prix, aux jeux inventés par l'escroquerie la plus manifeste. Le desir d'augmenter son mince avoir par quelque bagatelle, engage le malheureux à y sacrifier le peu qu'il possède, & il ne s'en retire qu'abîmé par la douleur & le désespoir, & n'ayant devant les yeux d'autre perspective que la riviere de Seine, la seule consolation que puissent maintenant envisager les infortunées victimes des désastres de la Nation.

Depuis la révolution, depuis que la Nation s'est ridiculement mis en tête que la présence du Roi de France dans la Capitale, seroit l'aurore du bonheur; depuis que l'abondance sembloit attachée à cet acte de violence, on compte, récapitulation faite, deux cents quatre-vingt-huit personnes qui ont trouvé, dans le sein des eaux, la fin de leurs miseres. Voilà les bienfaits ineffables de la révolution; voilà la suite funeste de l'expatriement des Princes, & voilà les douceurs du patriotisme. Il est même étonnant que la Justice inhumaine & barbare n'ait pas, suivant son antique & cruel usage, fait traîner sur la claie les Citoyens

Citoyens qui se sont portés à cet acte affligeant du désespoir, & se sont assurés par-là des premières prérogatives de la liberté.

Que voit-on donc sur ce quai ? Rien que de sinistre & désespérant ; rien qui ne retrace à la vue que des tableaux douloureux, bien propres à inspirer une profonde mélancolie aux philosophes sensibles & amis de l'humanité.

Au bout de ce quai, est la Paroisse royale Saint-Germain-l'Auxerrois, où Marie Antoinette a reçu, le Mercredi-Saint de cette année, la rémission de ses égaremens, par l'organe d'un Prêtre, trop habile pour oser la lui refuser ; puis ensuite, suivant l'usage, son Créateur, qui, annuellement, fait élection de domicile dans les entrailles de Leurs Majestés, a sanctifié, par sa résidence, l'ame de la Reine de France. O vous, incrédules & blasphémateurs ! doutez après cela de l'étonnant mystère de la transsubstantiation, & doutez des vertus de votre Reine, sans attirer sur vous les foudres évangéliques & celles du Châtelet, tout aussi à craindre !

Les actes les plus sacrés de religion

font d'étiquettes à la Cour comme partout ailleurs. Au moment où j'écris ce chapitre, l'étiquette fait abattre des maisons, pour faciliter le passage de Sa Majesté Louis XVI à sa Paroisse; comme si, pour cet acte dévotieux, un Roi avoit besoin de plus de place qu'un autre, & si l'oint & sacré du Seigneur ne pouvoit pas aussi bien passer dans le même endroit que passe journellement le viatique des malades, sans tambour ni trompette.

C'est à cette même Paroisse, que Madame Première de France doit faire sa première communion : cette pompeuse cérémonie donne déjà matière aux raisonnemens publics, & chacun assure diversément ses conjectures. La Reine sa mere, qui, depuis un certain temps, profite des circonstances qui peuvent la rapprocher du Peuple, & la rétablir dans l'esprit des Parisiens bénévoles, avoit résolu d'illustrer cette cérémonie par des mariages; mais effrayée par le détail de la misère horrible qui règne dans la Capitale, & ne pouvant se dissimuler que ce feroit la propager infiniment, que de fournir l'occasion de donner la naissance à une prodigieuse quantité de malheureux,

qui, par la suite, pourroient murmurer de ses bienfaits, a changé de sentiment, & sa générosité consistera à revêtir les jeunes & jolies colombes qui se disposent, dans cette Paroisse, à s'unir à Dieu, par la communion paschale, & qui ne peuvent s'habiller aussi décemment que l'exige cette action, de robes blanches, semblables à celle de l'auguste Princesse, qui sera en tête; & Dieu fait, & moi aussi, que M. le Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, & l'Abbé le Tailleur, cet impudique instituteur de la jeunesse, tout aussi licencieux que l'Abbé le Fevre de Saint-Roch, gagneront à cette affaire.

Je suis sur le quai de la Ferraille, où je ne vois plus la même quantité de Recruteurs, depuis l'institution de la Milice parisienne: ce n'est pas un malheur; ces vils marchands de chair humaine, n'employeront peut-être plus leurs indignes subterfuges, pour corrompre & égarer la jeunesse, & je ne verrai peut-être plus des scélérats tels que le *Lebas*, *Morel*, *Turcaty*, *Monrôty*, & quelques autres malheureux décorés de la croix de Saint-Louis, par le plus infame des abus, dés-honorer la profession militaire, par la

conduite la plus horrible & la plus scandaleuse.

Suivant mon chemin, j'arrive jusqu'au Châtelet, & je ne puis m'empêcher d'être étonné comment M. Mercier a pu se livrer à des détails si circonstanciés dans son Tableau de Paris, sans nous donner une description exacte & étendue du Châtelet, & de se contenter de ne nous en donner que les renseignemens qui ne pouvoient échapper à la vue. Je suis bien éloigné de prétendre à l'énergie de son style, mais je me console de n'y pouvoir atteindre, en remplissant mon but, celui d'instruire sur la situation présente, des objets que je dépeins.

Qu'est-ce que le Châtelet d'à-présent ? Le refuge des scélérats en robes de la Judicature, & l'ancre où l'on resserre pêle-mêle les voleurs, les criminels de lèze-Nation, les assassins, & les Ecrivains véridiques, contre toutes les loix. *Héquant* & *Martin* sont les cerberes de cette maison, & ces Guichetiers se font un indigne plaisir de tourmenter les misérables qu'une étoile maudite a conduits dans leurs filets. Malgré le nombre considérable des prisonniers transférés à l'Hôtel

de la Force, les cachots, les chambres du Châtelet en sont remplis, & il est inconcevable que les maladies pestilentielles n'y soient pas plus fréquentes, d'après l'indigne manière dont cette affreuse prison est administrée, par les soins du sieur de *Brunville*, Procureur du Roi, le scélérat le plus inhumain, le plus féroce, le plus barbare & le plus dénaturé de ce siècle (1).

Les vers pompeux & sublimes de Santeuil, posés sur la porte de la Chambre criminelle, donnent sans cesse un démenti formel à la conduite du sieur *Bachois de Villefort*, le Lieutenant-Criminel, ce tartuffe le plus inique des Magistrats, qui brave l'équité dans ses jugemens frauduleux, inspire l'horreur & le mépris ; & le moment qui verra anéantir cet exécrationnable dépositaire de Thémis, sera le moment de la félicité.

Thorry, le Greffier en chef, le Secrétaire de *Bachois de Villefort*, son ame

(1) Personne, je crois, n'ignore l'indigne action du scélérat de *Brunville*, qui fit conduire son pere à Charenton, sous prétexte de démence. Quelle atrocité!

damnée, son confident intime, réunit à la scélératesse du Maître, toute la bassesse du Valet; à la friponnerie la plus infigne, la dureté, l'égoïsme, & la plus révoltante avarice.

Avant de quitter ce triste domicile, habité par le crime, l'infortune, je dois un détail sur la collusion & les iniquités qui regnent dans ce séjour d'horreur : le plus affreux brigandage s'y commet impunément; ce n'est qu'au poids de l'or, que les coquins les plus déterminés obtiennent leur élargissement : rarement la Justice prononce sur les délits; l'insatiable soif du gain, fait seule pencher la balance, & il s'en trouve quantité, qui sont sortis de cette infame prison souillés de forfaits, & qui y sont rentrés coupables de nouveaux vols, avec l'assurance de faire trouver sa cause bonne, par le moyen de l'agent irrésistible, & le secours de MM. les Lieutenans & Greffiers; & voici comment ces indignités s'exécutent.

Les Conseils établis pour prendre la défense des accusés, ne sont, à proprement parler, que des êtres inutiles employés pour aveugler le Peuple sur la légalité des jugemens. Les Conseils utiles

aux criminels, sont les Greffiers & leurs vils agens, qui, pour de l'argent, se servent des moyens les plus condamnables pour favoriser les délinquans. Dès qu'un homme accusé, atteint & convaincu, pris pour ainsi dire sur le fait, est écroué sur les registres du Châtelet, il est conduit au cachot, & la barbarie, l'inhumanité s'exercent à son égard : ce n'est pas dans la vue de le punir d'avance de ses crimes, mais bien dans celle de l'effrayer & de le disposer à se prêter de bonne grace aux secours qui ne sont pas tardés à lui être offerts par les monstres indignes en possession du Greffe.

Si c'est un malheureux sans ressources, il ne reçoit point de visites consolantes ; & bien instruits sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur ses facultés, les suppôts du Juge prononcent sa sentence de mort ou d'infamie, & rien ne peut l'y soustraire.

Si, dans le cas contraire, l'écroué est reconnu pouvoir faire des sacrifices pécuniaires à la sordidité des Juges, & à la cupidité de leurs préposés, alors sa cause, telle inique qu'elle soit, présente une autre face ; & bien que suivant le cours nou-

veau des procédures, il soit interrogé, recollé, confronté publiquement, que le délit soit notoire, il ne s'en retire pas moins absout, & cette absolution est le fruit des honteuses manœuvres du Châtelet.

Les procès-verbaux sont falsifiés; ses réponses lui sont dictées: les Greffiers intimident, menacent les Parties adverses, en obtiennent un désistement formel: le Juge, à la vue des espèces, relâche de son intégrité; & c'est souvent le cinq ou sixième jugement de cette nature qu'a subi l'accusé.

Mais malheur à celui qui n'a pas d'argent! La plus grande industrie, les finesse multipliées des scélérats détenus, ne peuvent vaincre celles des scélérats qui jugent & qui écrivent; & il ne reste d'autre ressource au coquin emprisonné en attendant le moment prédit pour lui du gibet ou du carcan, que celle de fouiller dans les poches des étrangers qui viennent dans cette prison; ce qu'il exécute avec la plus grande dextérité, & de composer ensuite avec les sieurs *Hécart* & *Martin*, qui se chargent honnêtement de revendre les larcins faits au Châtelet, en retenant

judicieusement moitié pour le droit de vente.

Mais ce qui doit paroître inconcevable, c'est qu'en cas pareil, le voleur est puni rigoureusement par les Guichetiers, lorsque, par maladresse, il se laisse prendre sur le fait. A voir ces Messieurs appliquer sur les épaules du fouilleur de poches, une volée de coups de nerf de bœuf, on s'imagineroit bien qu'ils sont les plus honnêtes-gens de la terre; mais on est bien éloigné de penser que ce n'est que sa gaucherie qui est corrigée, & que le désespoir de perdre sa proie a plus de part que l'équité, à la violence du Geolier.

Sortant de la Chambre civile & des Chambres criminelle & prévôtale, vous montez à la Buvette : c'est là qu'on peut être témoin de la véracité de ce que je viens d'annoncer concernant le Châtelet; c'est là que, dépouillé du masque d'honnête-homme, Greffiers, Huissiers-Audien-ciers, & en général tous les larrons civils & criminels se rendent mutuellement compte des extorsions du jour, & que, par le parfait rapport d'humeurs, de passions & de sentimens, tous les états sont absolument confondus. Le Robin y fait

société avec les mouchards de Robe-Courte, qui se dédommagent de l'ancien régime, en grapillant, en vertu du nouveau. *Bertrand*, *Samson*, les deux coryphées de cette sequelle infernale, ne rougissent pas de dénombrer leurs faits & gestes. Il n'est pas jusqu'au Buvetier même, qui, profitant de la liberté de se livrer à toutes les atrocités imaginables, s'associe avec tous ces Messieurs.

Tel est donc le Châtelet; tel est cet édifice dont l'extérieur effrayant annonce la barbarie & l'inhumanité. On ne peut, sans frémir, en considérer l'extérieur. Que seroit-ce, si l'extrait que je viens de donner de l'intérieur, n'étoit pas aussi borné! La Nation sans doute seroit indignée d'y voir journellement exposées la vie & la fortune des Citoyens.

CHAPITRE VII.

La Grève, l'Hôtel-de-Ville.

SORTANT d'un gouffre, on retombe dans un autre; ainsi débarrassé des dangers que présentait *Caribde*, on ne pou-

voit éviter *Scilla* ; de même celui qui , par un miracle inespéré de la Providence , s'est soustrait aux écueils du Châtelet , ne peut gueres se flatter d'échapper à la verge de fer de l'Hôtel-de-Ville.

Avant de pénétrer dans ce nouvel antre du despotisme , qu'on me permette de jeter un moment les yeux sur la Place de Grève , ce nouveau théâtre d'événemens horribles & attendrissans. La postérité pourra-t-elle , sans émotion , fixer cette Place où se sont succédés , sur-tout depuis l'époque de la révolution , les actes les plus terribles & les plus flatteurs ? Je ne fais trop par quel choix cette Place , destinée aux supplices des criminels , a presque toujours été l'endroit où se sont élevés les arcs de triomphe , annonçant à la Nation les époques des fêtes publiques , & où se sont célébrés les divertissemens , suite des naissances de nos Princes du Sang royal.

Avant les atrocités commises par le Peuple Français à cette même Place depuis le 13 Juillet 1789 , on ne s'étoit pas encore livré à ces réflexions ameres & déchirantes ; & l'on avoit vu d'un œil sec les mêmes poteaux qui avoient servi à

tenailler *Ravaillac* & *Damien*, servir de base & de support aux feux d'artifices tirés en réjouissance, & les mêmes échafauds sur lesquels étoient expirés *Carzouche*, *Nivet* & mille & mille autres, servir à placer des Ménestriers, qui, dans ces divertissemens, faisoient danser le Peuple sur les cendres des malheureux brûlés vifs, aux mêmes endroits, par Arrêt de la Cour du Parlement, dicté par le fanatisme & la superstition.

Mais depuis la révolution dont le Peuple s'applaudit avec tant d'orgueil & d'ineptie, la Place de Grève s'est encore trouvée le théâtre de semblables scènes, & les sens n'en ont pas été plus révoltés. Foulon, Berthier, de Launay, les frères Agasse, Favras, un malheureux Boulanger, victime de l'esprit de révolte & de la fureur inconsidérée d'un Peuple aveugle & frénétique; enfin, tous ceux qui ont perdu la vie dans cette circonstance malheureuse, innocens ou coupables, n'ont pas eu plutôt les yeux fermés à la lumière, que leurs obseques ont été célébrées par des solemnités extravagantes & des fêtes injurieuses pour l'humanité.

Qué ne puis-je lire dans les cœurs,

comme j'ai lu sur presque tous les visages, depuis ces momens désastreux de troubles & d'horreurs ! Je me plairois à rendre compte des manœuvres qui se passoient dans l'ame de Louis XVI, lorsqu'il montoit la première fois d'un pas foible & chancelant, les degrés de l'Hôtel-de-Ville, les mêmes degrés dont avoient été arrachés avec violence les martyrs de la révolution, pour les livrer au massacre demandé à grands cris par un Peuple qui jouit fort injustement de la réputation d'être un Peuple bon (1).

(1) Une anecdote du 28 Mars 1790, fournit à cet égard un exemple du caractère des Français. Le Roi, la Reine & la Famille Royale, allant visiter la Manufacture des Glaces du faubourg Saint-Antoine, furent arrêtés à la place de l'ancienne Bastille, par les acclamations ordinaire d'un Peuple léger & inconstant. La Reine dit alors : *Que ce Peuple est bon, quand on vient le chercher !* — *Oui, mais il n'est pas si bon, quand il va chercher,* répondit quelqu'un. — *Ah ! c'est qu'alors il est guidé par une impulsion étrangère,* ajouta la Reine. Marie Antoinette

Je dirois aussi ce que pensoit ce Monarque, lorsque se montrant à la fatale croisée de ce même Hôtel, ses yeux se portoient sur le reverbere ministériel, instrument de la rage de son Peuple. Si la satisfaction de ramener en apparence, le bon ordre & la tranquillité, animoit ses traits, son ame ne devoit-elle pas être assaillie par la douleur & les regrets, en contemplant ce funeste monument?

Je peindrois de même les sentimens secrets des créatures vénales qui entouroient le Roi de France, lors de cette démarche prouvant sa candeur & son urbanité, & tout-à-la-fois l'artifice de nos nouveaux mentors. Que de mystères d'iniquités seroient dévoilés! que de pensées affreuses seroient révélées! O Nation! combien de reproches n'aurois-tu pas à te faire, en lisant à livre ouvert la douleur de ton Roi, & le contentement particulier des instigateurs de tes violences criminelles, qui te souilleront à jamais dans l'esprit des races futures!

Mais un tableau bien plus intéressant

raisonnoit-elle juste en cet instant? Je le laisse à penser.

encore, feroit la peinture des réflexions de la Reine de France, promenant ses regards sur le même objet, lorsqu'amenée, contre son gré, à l'Hôtel-de-Ville, par le rebut des halles, & la vile populace de Paris, & ayant essuyé, pendant la durée d'une route lente & cruellement cérémonieuse, les imprécations les plus atroces & les plus effroyables blasphêmes; elle ne pouvoit sûrement s'empêcher de s'accuser intérieurement d'être en partie la cause de ces événemens sinistres, & de se dire, en voyant cette fameuse lanterne : *Hélas ! où m'a conduit le frivolisme & l'inexpérience ? Dans la quantité de ce Peuple qui se porte en foule sur cette Place, sans doute la plus forte partie m'a désirée au même endroit où sont pèris les agens de mes volontés.* Car on a beau dire que la vérité ne parvient jamais que par étincelles aux oreilles des têtes couronnées; dans ces instans, Marie Antoinette ne pouvoit douter aucunement des sentimens du Peuple à son égard, puisque, depuis son départ de Versailles, jusqu'à son arrivée à l'Hôtel-de-Ville, elle en avoit entendu l'exclamante expression.

Enfin, depuis ce même 13 Juillet 1789,

les feux de joie ont succédé, dans cette Place, aux massacres, & les massacres aux feux de joie, avec la plus inconcevable rapidité : les lampions funéraires ont éclairé les devises patriotiques de Louis XVI ; & les siècles antérieurs n'ont jamais vu aucun Peuple passer alternativement, & en aussi peu de temps, de l'horreur à la gaieté. Pouvons-nous attendre de voir arriver le terme de ces catastrophes, en voyant tous les jours le peu de fonds qu'il y a à faire sur les opérations d'une Nation perpétuellement en contradiction avec elle-même ?

De la Place de Grève, je monte à l'Hôtel-de-Ville, & je demande à tous ceux qui seront tentés de répondre à mes observations, si c'est réellement dans le temple de la paix que Louis XVI est venu promettre au Peuple Français d'avoir continuellement les yeux ouverts sur son bonheur & sa félicité ; si ce n'est pas, au contraire, dans l'asyle où se réfugient journellement les ennemis réels de la Nation, qui, parés de titres imposteurs, ont commencé par afficher les dehors séduisans de la popularité, pour subjuguier le Peuple avec plus d'avantage ?

Jé

Je ne vois maintenant plus que des Bureaux dans cet Hôtel, où se signent les proclamations les plus malignes & les plus insidieuses, sous les auspices d'un Maire dont j'ai déjà dépeint le caractère, & ceux d'un Général d'armée du Peuple, qui sottement enorgueilli de sa grandeur, a la tête exaltée, le cerveau gonflé de chimères, & que je ne puis mieux comparer qu'à nos ballons aréostatiques, qui, planant dans les airs, font crier au merveilleux, lorsqu'en effet ils ne font que du vent.

Tel est la Fayette, ce héros préconisé de deux jours, ce grand homme, dont l'effigie efféminée, a succédé sur les tabatieres, aux *levrettes* & aux portraits du singe du gros *Thomas*.

Quest-ce que la Commune? Et entreprendrai-je d'en donner l'analyse? & à quoi bon? Non, sans doute. Pour en avoir une juste idée, il me suffit de dire que c'est un monstre formé de lui-même, dont l'origine annonçoit le bien; mais qui, parvenu à la force qu'il ambitionnoit, montre maintenant ses dents voraces, & qui ne se signale que par les dégâts & les vexations.

Cette Commune pourra-t-elle longtemps fermer les yeux d'un Peuple, qui commence à voir tout le faux de l'illusion qui l'avoit si fort prévenu ? Je ne le crois pas. Aussi n'est-ce pas sans raison, que se servant adroitement d'une autorité usurpée, il écrase les soixante Comités, dans lesquels il en existe quelques-uns, notamment celui des Cordeliers, qui ont abjuré la bonhomie des autres, pour déclarer une guerre légitime aux tyrans de l'Hôtel-de-Ville.

Je renvoye ceux qui pourroient révoquer en doute mes assertions sur l'Hôtel-de-Ville, aux décisions de cette Municipalité provisoire, affichées dans tous les carrefours. On y verra un Procureur-Syndic poursuivre insolemment le panégyriste non suspect des travaux dangereux de la Commune, sur le requisiroire d'un *mitoufflet* ou d'un Midas, qui, malgré le volume *in-folio* de la perruque dont sa tête chauve est couverte, ne peut parvenir à cacher les oreilles d'âne dont la nature l'a si sagement pourvu.

On y distinguera *Vauvilliers*, le *Farrier de la Commune*, travailler avec ardeur, non aux subsistances du Peuple, mais

à l'avidité que ressentent, pour un gain frauduleux, les Commissaires infideles de la Nation; enfin, on distinguera, dans tous leurs faux préambules, la nuance d'intérêt qu'ils n'ont cessé d'avoir devant les yeux, de s'enrichir aux dépens de leurs Commettans; ce qui est déjà presque totalement fait, & avec tant de précautions, que quand, pour le bonheur de tous, le moment annoncé d'une nouvelle organisation de Municipalité viendrait à se réaliser, les nouveaux venus, qui, suivant le plus funeste des usages, ressembleroient à coup sûr aux anciens, trouveroient à peine à grapiller, & l'on pourroit leur adresser le refrain de la chanson:

Adieu paniers, vendanges sont faites.

Les rentes ne se payent plus à l'Hôtel-de-Ville; elles ont été payées cahin-caha, au Palais-Cardinal, puis aux Grands-Augustins; & suivant le train actuel des choses, bientôt elles ne se payeront plus nulle part; & malgré les espérances flatteuses dont les Administrateurs des finances, le rusé *Necker* en tête, ne cessent de nous bercer, je doute qu'on voye arriver le moment désiré, que le Citoyen

attend depuis si long-temps, de pouvoir vivre sur ses revenus, & la sentinelle qui garde l'entrée des Bureaux des Payeurs, pourra y devenir aussi inutile, que celle qui garde le Trésor royal, qu'on peut regarder maintenant comme un hôtel à louer.

Les enfans élevés sous l'invocation du Saint-Esprit, & qui, au mépris des intentions des Fondateurs, & des personnes charitables qui versent dévotement dans les troncs de cet Hôpital, vont escorter les enterremens célèbres sous la condition de dix sols, & d'un flambeau, ont été obligés de déguerpir pour aller aux ci-devants enfans de Saint-Bernard, près la nouvelle place aux Veaux, à l'effet de céder la place aux frippons en sous-ordre de l'Assemblée des Communes: ainsi l'on a vu les *Chevaux du Manege* abandonner leur rateliers à Nosseigneurs de l'Assemblée Nationale, qui, au nom du *Roi* & de la *Loi*, dévorent à belles dents.

Avant de continuer mes observations sur ce qui me reste à décrire des objets qui composent Paris actuel, je vais en bloc rassembler la partie ecclésiastique,

afin d'égayer un peu mes peintures déjà trop affligeantes pour des Lecteurs sensibles.

CHAPITRE VIII.

Métropole, Paroisses, Couvents, Bigoteries, Superstitions, Larcins sacrés, Erreurs & Supercheries religieuses.

LA Métropole, sous l'invocation de Notre-Dame, a été, depuis la révolution, le théâtre, sans profit, des Bamboches nationales : aussi MM. les Chanoines, déjà réduits au plus violent désespoir, de voir rogner si cruellement leurs prébendes, par les larrons de l'administration présente, ont-ils laissé au bas Chœur le soin de faire les honneurs de ces fastidieuses & burlesques cérémonies, ordonnées par le polichinel de l'armée parisienne, qui sûrement, étoit le seul qui savoit à quoi s'en tenir sur toutes les charades militaires.

Le fourbe & fanatique *de Juigné*, qui craignoit de se voir lapidé de nouveau

par le Peuple , s'est seulement résolu à bénir, d'une main sacrilège & accoutumée aux forfanteries, les drapeaux précieux de la prétendue liberté. Puis jugeant que le mépris qu'il avoit inspiré, s'effaceroit difficilement, il a délivré de sa présence, ses ouailles, dont il est justement abhorré; mais sans oublier la précaution de recommander à Messieurs ses Grands-Vicaires de ne se relâcher en aucune maniere de ce qui lui pourroit revenir de ses droits archiépiscopeaux.

Le trésor de la Métropole est, sans contredit, un des mieux fournis de la Capitale; & dans la détresse générale, & dans l'affreuse circonstance où nous sommes réduits, par la disette du numéraire, il pouvoit, à lui seul, fournir une immense quotité d'espèces; & quand le croupion de l'Archange Michel, enchassé d'or massif, & rehaussé de rubis; l'anus de Sainte Anne, le prépuce de l'enfant Jesus, la couronne d'épine du Roi de Judée, l'orteille de Saint Christophe, l'anneau avec lequel Jesus-Christ fiança Sainte Catherine, la coupe dans laquelle il but, lorsqu'il fit, aux noces de Cana, son premier tour de gibeciere, si propice aux

Marchands de vin , le tout richement conservé dans des vases & cassolettes de même matiere, & orné aussi précieusement, auroient été envoyés à la fonte, tous ces bienheureux ne s'en feroient sans doute pas formalisés : il est vrai que nous n'en aurions pas été beaucoup plus heureux, & que ces matieres se seroient sûrement converties, comme les dons patriotiques, en eau de boudin, & auroient inmanquablement passé des creusets de l'Hôtel des Monnoies, dans la poche de Nosseigneurs de l'Assemblée Nationale, & autres Administrateurs, qui se soucient très-peu de prendre des repas à quatre livres par tête, d'autant mieux que c'est nous qui payons l'écot.

De Notre-Dame, je passe à Sainte-Genevieve, dont les Desservans, depuis le 13 Juillet 1789, ont plus mangé de brioches, que les Parisiens de pain. Une des circonstances des plus plaisantes, produites par la révolution, étoit de voir passer sur les quais, toutes ces processions imitées & calquées sur les promenades publiques de Mardi-Gras, & de ses Confreres, escortées des musiques nationales, & guidées par le drapeau du

District qui étoit en marche, conduites militairement au son des mêmes cloches, qui, peu de temps auparavant, avoient sonné le tocsin près de la Gardeuse de moutons de Nanterre, pour obtenir, par l'intercession de cette ingrate Patronne de Paris, une amélioration dans le sort des habitans de la Capitale.

Le plus singulier de ces événemens, qui ajoute aux ridicules dont nous nous sommes surchargés depuis la révolution, c'est qu'au même instant que la fortifie parisienne employoit la plus fine fleur de farine pour avitailler la monacaille géno-vésine, le Peuple se battoit à la porte des Boulangers de la Ville, pour avoir du pain composé de farines échauffées, corrompues, & réellement empoisonnées, que le plus fort disputoit au plus foible; qu'il y perdoit le plus souvent inutilement son temps & son argent, & se retiroit désespéré de ne pouvoir porter dans sa famille que le demi-quart de ce qui étoit nécessaire à sa nourriture, & ce, graces aux soins pressés du Comité des Subsistances, & à la lâcheté des accapareurs, qui, ne pouvant plus compter sur l'exportation des grains & des farines,

avoient le plus grand intérêt à passer & vendre celles qu'ils avoient indignement laissé gâter, pour satisfaire leur insatiable cupidité.

On observera que, pendant la durée de ces promenades populaires, les messes n'étoient pas gratuites; que l'on ne pouvoit l'entendre sans billet; que la Fermière des chaises de Sainte-Genevieve, suivant les clauses particulieres de son bail, rendoit au Chapitre cent francs de plus par chaque messe patriotique, & que le célébrant ne montoit point à l'Autel pour offrir au Peuple l'holocauste de la Nation, sans se munir du plat de l'offrande, & sans avoir, au préalable, reçu le salaire de son saint sacrifice, qui lui rapportoit infiniment plus qu'une messe de *Requiem*. Les sottises des vivans, & la vanité ridicule des morts, ont toujours été à Paris, plus que dans aucun autre endroit, le plus fort honoraire de la mere sainte Eglise, qu'on peut regarder, d'après la conduite des Prêtres, comme une marâtre qui s'amuse à dépouiller ses enfans.

Pourra-t-on croire que cette promenade dévotieuse ait été, dans ce temps, suivie des plus scandaleuses orgies? Rien

de plus vrai cependant. Au retour de cette mascarade populaire, Mesdames de la Halle, Mesdames du quai de la Ferraille, Mesdames des faubourgs Saint-Antoine & de Saint-Marceau, se sont épuisées, se sont exposées à faire jeûner leurs enfans pendant quelques journées, pour se cotiser entr'elles, & se plonger dans la plus crapuleuse ivresse dans les cabarets du quartier. Chacune d'elles, fille ou femme, a modestement, dans ces festins bachiques, choisi son Grenadier, même son Volontaire, pour substituer au sacrifice offert à la Divinité, un sacrifice plus agréable à la prostitution; & l'Eglise gagna encore à cette suite de cérémonies pieuses; car il est innombrable combien il est résulté de ces jonctions charnelles de cocus, d'enfans procréés, de mariages ébauchés, quoique la plupart aient fraudé les droits ecclésiastiques, & aient formé des hymens en détrempe aux yeux révoltés du Public, dans les fallons de la Nouvelle-France & des Porcherons!

Les dépenses énormes qu'ont occasionnées l'érection du dôme magnifique de Sainte-Genevieve, & qui, par parenthèse, a fait crever de dépit le célèbre Soufflot,

doivent bien maintenant désespérer ce Chapitre opulent ; car , comment compter à-présent sur la crédulité , la superstition des Parisiens ? Seront-ils , maintenant que le flambeau de la philosophie a éclairé les esprits , dupes du charlatanisme de ces Moines impudens ? Ira-t-on dorénavant boire à longs traits de l'eau du puits de Sainte-Genevieve , & se béatifier les entrailles , en mangeant de son pain , qui a assez d'analogie à ces os de seche qui garnissent les cages de nos serins ? Je ne le crois pas.

Je ne crois pas plus fermement que les fots continuent à aller faire toucher le bas de leur chemise à la châtie de la Sainte , & les femmes ce linge immodeste qui leur sert à contenir , dans les bornes du centre de Vénus , l'épanchement de la souillure légale. Conséquemment plus d'*exvoto* , plus de messes fondées , plus d'évangiles sur la tête : un gros Moine , engraisé d'ignorance & d'hypocrisie , ne vous posera plus sur le crâne le bout de son étole , & dès-lors plus d'argent dans les troncs , & la Sainte & les pieux fainéans qui la desservent , seront obligés de s'abreuver

au puits sacré, & de manger des os de sèche tant qu'ils voudront.

Que fera Saint-Marcel de son dragon ? Le verrons-nous encore se promener dans les rues, & nous rappeler à notre confusion, l'erreur & la sottise de nos ancêtres ?

Les Carmes-Billetes du Marais célèbreront-ils encore la réparation de la Sainte-Hostie, & les prodiges merveilleux qu'exécuta le pain sans levain, animé par les paroles mystiques d'un fourbe, lorsqu'un Juif, concitoyen de Jésus-Christ, poursuivit la vengeance de ses peres jusques sur la ridicule représentation du Législateur du catholicisme, & qui fut brûlé en Place de Grève ? O merveilleux contes de ma mère l'Oie, qui êtes en possession de troubler l'imagination des enfans, combien vos rêveries sont foibles, auprès de celles enfantées par les portefoutanes !

Que deviendront les jambes gauches de Saint Ovide, qui conserva miraculeusement son corps entier pour l'entretien journalier des Capucines de la Place Vendôme ? Encore quelques années, & nous verrons, sans doute, ces froides reliques rejetées par ceux & celles qui ne pourront

plus les regarder que comme des meubles inutiles.

Suspendra-t-on encore dans la rue aux Ours, ces tableaux affreux, qui, les jours de grandes fêtes, retracent aux curieux & aux badauds oisifs & amateurs de miracles, dont le bienheureux Pâris tint si long-temps boutique ouverte à Saint-Médard, l'histoire apocryphe de ce Suisse, qui, semblable au Chevalier de la Barre, porta une main indiscrete sur une statue de bois de l'Egyptienne *Marie*, & qui, nous dit-on, répandit du sang, & qui fut inhumainement déchiré de verges devant cette image, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir, & dont on promenoit, il y a quelques années, la représentation dans les rues de Paris ? Conte à dormir de bout, & qui n'a rien de réel, que la punition superstitieuse & le châtiement rigoureux de ce Suisse en démence, quoi qu'en aient dit *Gilles Corrozet* & *Jacques Dubreuil*, dans leurs ennuyeuses & cagottes Antiquités de Paris.

Or donc, plus d'*Agnus Dei*, plus de saintes patennes, plus d'ossemens : les trésors des églises ne seront plus autant de charniers, où les bigots iront idolâtrer

de prétendus Saints. Le culte qu'on rendra à la Divinité, sera pur & dénué d'artifices : en fera-t-il moins grand, moins majestueux, quand il sera dépouillé de toutes ces momeries & de ces simagrées qui n'ont d'autre but que celui du plus vil intérêt ?

Sur-tout plus d'indulgences plénieres : notre Saint-Pere le Pape, qui en envoie par tombereaux dans tous les pays de la chrétienté, en avoit à Paris le plus grand débit ; & le pénitent bien confessé, bien absous & bien enterré, pouvoit se disposer à partir pour l'autre monde, muni d'un bref du Saint-Pere, par le moyen duquel le Portier du Paradis n'avoit garde de leur en refuser l'entrée.

Mais ces abus une fois réprimés, laissera-t-on subsister ceux dont Paris est infecté ? Verra-t-on toujours nos Paroisses vivre par des subsides arrachés à la veuve & à l'orphelin ? Verra-t-on toujours nos Curés dépouillant tous les principes de charité, se faire un point d'honneur de censurer le Peuple avec aigreur, orgueil, & lui vendre bien cher de pitoyables sermons, ainsi que fait journellement l'Abbé *le Bossu*, Curé de Saint-Paul, boute-feu

des émotions populaires, directeur de la conscience du sieur *Favras*, & son successeur inique dans la conduite des complots les plus pernicioeux, quoi qu'en dise le placard de la Municipalité?

Il n'est pas inutile de faire ici mention de ce que rapporte à Paris, dans nos Paroisses, aux Prédicateurs, les sermons offerts à la ferveur publique. La Fabrique donne au Prédicant 6 liv. par sonnettes, le plus souvent débitées en poste, & sur le ton de quelqu'un qui semble vous dire: Je vais t'en donner pour ton argent.

Pendant la durée du discours oratoire, au premier point, l'auditoire bâille & s'endort, ronfle au second, & ne se réveille qu'au bruit de tonnerre, que fait ordinairement un gros Chantre ivre, en entonnant le *Deus in adjutorium*. Alors, à moitié endormi, les auditeurs se retournent & marmottent leurs pseaumes: mais ce qui ne seroit pas facile à deviner, c'est où est, pendant les Vêpres, & ce que fait le mystique Prédicateur. Sans doute on le croit au pied des autels à remercier l'Etre suprême, d'avoir opéré des conversions. Point; il est au réfectoire, qui se refait l'estomac avec des tranches

de jambon succulentes, entouré des Cordons-bleus de la Paroisse & de ses sots admirateurs. Là, il écoute avec la plus grande complaisance les louanges qui lui sont distribuées, & tout en avalant des rasades d'un vin exquis pour l'amour de Dieu.

A l'égard de l'abus des chaîses, dont j'ai déjà parlé, il est inconcevable combien il se multiplie maintenant dans Paris: ce commerce scandaleux fournit tous les jours matière à des scènes indécentes, dont le résultat déshonore les gens d'église. Les Fabriques, aussi intéressées que les Pasteurs & leurs cliques, en augmentent, à chaque renouvellement, le prix de la ferme; & pour faciliter au locataire le recouvrement de ses fonds, elles mettent en usage tous les subterfuges qu'emploient ordinairement les danseurs de corde pour attirer le Public dans leurs taudis.

Ce sont maintenant les enfans aveugles qui aident les Fabriques à ce recouvrement. A voir ces enfans aveugles menés en lessé de Paroisse en Paroisse, aller fredonner des messes en musique, pour attirer la foule, ne s'imagineroit-on pas voir
une

une troupe de baladins se faire suivre ; dans la vue d'augmenter la recette ?

Chaque fois que ces enfans aveugles exécutoient des messes en cadence, leurs instituteurs ressembloient au maître de musique de l'Opéra ; roulant les yeux, grinçant les dents à chaque faux ton & à chaque fausse mesure, heureusement pour ces jeunes disciples, qu'ils sont privés de la vue, car leurs grimaces & leurs contorsions dérangeront, à coup sûr, les symphonies de l'orchestre, qui sont déjà quelquefois très-discordantes, n'en déplaise aux rares talens de leurs instituteurs, à qui cependant on doit quelques éloges, ne fût-ce qu'en raison de leurs soins. Je voudrois néanmoins que cet objet si méritoire par lui-même, fût encouragé par les bienfaits, les fondations, & non par ces messes répétées, qui rapprochent ces enfans de l'état des 300 dits Quinze-Vingts, qui étoient & sont encore tout aussi aveugles que les 300 Quinze-Vingts qui siègent aux Tuileries.

L'Abbé *Pouaid*, le Curé de Saint-Eustache, qui, par parenthèse, est fort bien en Cour, est un de ceux qui favorisent le plus ces pantomimes sacrées ;

c'est lui qui se charge de la fourniture des quêteuses ; aussi sont-elles toutes jeunes & jolies , & l'adroit confesseur met en usage ce moyen , comme le connoissant pour un attractif puissant , & un de ceux qui engage le plus à délier la bourse. Consultez maintenant les registres des Paroisses , pour avoir la continuation & le supplément des autres abus à prévenir , à corriger ; quant à moi , je continue mes observations.

CH A P I T R E I X.

*Hôtel de la Force , Faubourg Saint-Antoine ,
& Enfans-Trouvés.*

P OUR continuer ma route , que j'ai abandonnée à l'Hôtel-de-Ville de Paris , j'enfile la rue Saint-Antoine , & je rends hommage au District de Saint-Jean-en-Grève , maintenant sous la présidence du sieur *le Parmentier* , qui s'avise , sans savoir pourquoi , au déclin de ses jours , d'afficher des mœurs austères sans en avoir jamais eu , & qui , en conséquence de cette

réforme, pourchasse les filles de joie de la rue de la Tannerie & du voisinage, qui, à dater de cette époque, ont abandonné leurs boutiques très-commodes, où ce genre de commerce étoit établi depuis quelques années; de manière qu'à la vérité M. le Président du District de Saint-Jean-en-Grève, a bien réussi à empêcher les barboteuses d'occuper des logemens dans les rues de ce département; mais leur négoce n'en devient que plus infame, car la logique de ces malheureuses, qui ne s'étend qu'à se dire, *il faut que je vive*, ne leur permet pas d'examen plus réfléchi : aussi, d'après ce principe, c'est maintenant en pleine rue, qu'elles se livrent à l'exercice de leur profession, & le plus souvent elles s'adressent aux Corps-de-Gardes de la Place de Grève, de concert avec les Sentinelles, qui ferment les yeux, sur-tout quand les pratiques sont bonnes.

Les patrouilles font de très-fréquentes rondes; mais elles ne font en partie que pour la femme; ce sont celles faites par les Volontaires qu'elles craignent le plus; car pour les Gardes soldées, le droit de maquerellage a de trop puissans attrait

pour eux, pour qu'ils puissent se résoudre à troubler ces créatures dans leurs nocturnes opérations.

En poursuivant mon chemin, je salue très-humblement l'orme de St. Gervais, qui, par une tradition insensée, & sans cesse démentie par l'évidence, passe pour être perpétuellement verd. Ce phénomène est aussi équivoque que le conte plaisant que le chroniqueur de la sainte légende, M. Baillet, n'a pas rougi d'insérer dans son recueil de mensonges de la Vie des Saints (1).

La Paroisse est sous l'invocation de Saint Gervais & de Saint Protais, les deux freres jumeaux; ces deux martyrs de l'Eglise romaine furent, dit-on, les deux plus fermes colonnes de l'Eglise :

(1) On raconte, comme article de foi, dans ce Livre à bonnes femmes, que ces deux Saints & leur sœur, s'annoncerent très-distinctement dans le ventre de leur mere, par ce plaisant dialogue : le premier dit : *Range-toi, Gervais. — Je ne saurais, Protais; car ma sœur Luce me suit de près.* Comment croire à de semblables absurdités, sans se déclarer hérétique?

je veux le croire ; mais tous ces martyrs extravagans inspirent plus de pitié que de ferveur , & il faut que la foi soit bien ralentie , ou que , suivant l'usage de tout , la mode de se faire écorcher vif en l'honneur de Dieu , soit bien passée.

De-là , je passe au Petit-Saint-Antoine , dont les Chanoines sécularisés portent avec tant d'obstination , une croix semblable à celle des Chevaliers de Malthe. Ces Messieurs , qui , dans l'origine , sentoient le froc d'une lieue à la ronde , métamorphosoient leur titre de Moines en celui de Chanoines réguliers , & n'en étoient pas moins des apôtres déclarés de l'irrégularité. Ils ont , depuis quelques années , un procès en Cour de Rome , pour se faire séculariser ; lequel procès gagné par eux , les met maintenant à même de suivre constamment la pratique d'un genre de vie aussi licencieux qu'extraordinaire.

Ensuite , je passe devant une maison des ci-devant soi-disants Religieux de la Compagnie de Jésus. On juge assez volontiers d'un homme par sa société : conformément à cette maxime , on ne peut qu'hasarder un jugement très-désavantageux du fils de Dieu ; car en vérité la

société étoit très-mal choisie ; ce n'est pas que maintenant ce local soit mieux occupé. Depuis que Messieurs de l'Ordre de Sainte Genevieve, sous l'invocation de Sainte Catherine, ou Saint-Louis-de-la-Culture, ont abandonné à la ville de Paris leur sainte maison, pour en faire le marché Saint-Antoine, ce sont eux qui sont en possession de ce Couvent de sodomistes ; & l'on peut assurer que les bons Peres n'ont pas perdu au change.

Je viens ensuite devant la rue Saint-Paul, où je vois Jacquemart du haut de son clocher, dont la figure n'est pas, à beaucoup près, si intéressante pour les jeunes filles, que celle de *Martin* de Cambray (1). Rien ne se trouvant la digne

(1) On voit, dans la Capitale du Cambresis, *Martin*, surnommé *de Cambray*, condamné à mort pour crime de viol : il ne se justifia que sur une érection continue, & le prouva sur les échelons de la potence qui le réclamoit : c'est dans cette situation peu équivoque, qu'il est représenté. Les pucelles du Cambresis admirent cette effigie, & les femmes mariées, en la voyant, rentrent dans leur maison, toujours courroucées contre leurs maris.

de mon examen , je parviens jusqu'à la place de l'ancienne Bastille , démolie par un de ces coups de fortune que toute la prudence humaine ne seroit pas venue à bout de prévoir.

J'ai annoncé , dans mon introduction , quel seroit le monument propre à remplacer cette odieuse forteresse : je n'en parlerai donc pas.

Arrivé sur cette Place, je trouve occasion de regretter qu'on ait abattu la porte Saint-Antoine : le passage, il est vrai, en est devenu plus facile; mais c'a été dépouiller Paris d'un de ses plus beaux monumens.

Je vois, d'un côté, l'extrémité de l'ancien Boulevard, qui prend sa naissance à la Place Louis XV, &, de l'autre, les fossés de la Bastille, remplis de ses démolitions. Il n'est pas inutile de faire connoître au Public pour qui j'écris, la petite manœuvre de M. de Célérier, Président du Comité des Dépenses de la Commune de Paris, à cet égard.

C'est cet Administrateur qui se trouve chargé, par emploi, de payer le salaire des Ouvriers qui ont été employés à la démolition de ce Château, & conséquemment, de porter cet article sur son

état de dépenses. La connoissance de cet état, rendirent plusieurs personnes jalouses d'en constater la vérité, & il s'est trouvé, d'après le plus scrupuleux examen, que M. de Célérîer compta, sur les derniers temps, jusqu'à cent soixante Ouvriers par jour de plus que ceux qui étoient employés. Or, M. de Célérîer voloît donc par jour, à la Commune, & conséquemment au Peuple, 160 liv. Honneur soit rendu à sa probité !

L'examine ensuite, à l'entrée du Boulevard, une maison de superbe apparence, à laquelle tient un jardin anglais, où l'art s'est plu à surpasser les richesses de la nature. Je me donne la torture, pour imaginer à qui ce séjour délicieux peut appartenir. Est-ce à un Prince ? Non. Aux Fermiers-Généraux ? Non. Alors je m'informe, & j'apprends que cette demeure est la petite maison de plaisance d'un fat, d'un intrigant, d'un polisson, d'un escroc, d'un rimailleur sans génie, d'un perturbateur de l'ordre social, en un mot, celle d'un homme dont les mœurs & la vie sont souillées par les plus abominables actions. Curieux de savoir quel est celui qui réunit tous ces titres,

qui m'annoncent un homme flétri dans l'opinion publique, l'en me nomme *Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais* : alors, je cesse d'être étonné, & je dis : Allons, le portrait n'est pas flatté ; mais c'est mon homme peint d'après nature.

Après avoir examiné en totalité la maison de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, je reporte mes yeux sur la prison du quartier Saint-Antoine, appelée l'Hôtel de la Force. Je pénètre dans cette maison, jadis appartenante à M. *Paris Duverney*, un des plus riches partisans du règne de Louis XV, & un des Administrateurs de l'Ecole royale militaire.

Cette prison réunit le même régime que celles démolies depuis quelques années, le fort l'Evêque, le petit Châtelet. C'est dans ce domicile rendu commode, qu'on loge, aux dépens du Roi, les déserteurs, les débiteurs indigens, les perturbateurs de la tranquillité publique, les collecteurs, les filles de joie, les écrivains indiscrets, & maintenant, graces aux conclusions du Procureur du Roi, les voleurs du grand Châtelet.

L'Hôtel de la Force, en raison de la

politique profonde de Mad. Necker, ancienne femme-de-chambre de Mad. de Monteluffon, ne présente plus cet aspect hideux, épouvantable, que les autres prisons, même celle du grand Châtelet, offrent à tous les yeux. On doit au moins lui savoir gré de cette bienfaisance, qui cependant diminue de temps à autre, & cela, vu la grande quantité de prisonniers.

La prison de Saint-Eloy, autrefois rue Saint-Paul, destinée à claquemurer les collecteurs & les infortunés hors d'état de payer la nourriture de leurs enfans, ne subsiste plus : mais qu'on ne croye pas, pour cela, qu'on en poursuive avec moins d'avidité, ces débiteurs innocens, & les plus dignes de la compassion publique : étroitement resserrés dans l'Hôtel de la Force, ils y mouillent un pain noir & sec de leurs larmes, en attendant l'instant propice où la charité publique les mettra à portée de briser leurs fers, au moyen d'une procession ridicule & barbare.

La Trésorière des Pauvres (1) détenus à l'Hôtel de la Force, pour défaut de payemens de la taille & des mois de

(1) Madame *Dumesnil*.

nourrices, reçoit journellement des annonces considérables ; car il se trouve encore dans la Capitale des ames généreuses qui gémissent de ces horreurs. Elles sont, à la vérité, employées ; mais n'est-ce pas le comble de la barbarie, que d'obliger ces victimes de l'indigence à se donner en spectacle aux yeux frivoles d'une Nation entiere, pour recouvrer la somme qui a été délibérée par elles en pareil cas ? Quoiqu'on leur fasse bien sentir l'importance du service inhumain qui leur est rendu, elles n'en doivent avoir aucune obligation, puisque le but de cette promenade, qui injurie tout-à-la-fois notre délicatesse & nos mœurs, est de recouvrer la somme qu'on a donnée pour leur élargissement.

J'ai quelquefois vu ces processions outrageantes pour l'humanité ; j'y ai distingué des pauvres malheureux exténués par les souffrances d'une dure & longue captivité, tenant en main un cierge, aller processionnellement d'un endroit à l'autre, remercier le Seigneur & la Vierge Marie, de ce que l'administration a jugé à-propos d'ouvrir les portes de leur esclavage : quant aux femmes, elles ont un voile

sur la tête; mais elles sont désignées par de petites marionnettes déguisées en Archanges ou en Vierges, qui les conduisent en lessé, à la station du Clergé.

Pendant ce temps, on fait la quête. Toutes ces parades n'ont été inventées par la superstition & l'intérêt, que pour aller rechercher la charité, jusques dans ses derniers retranchemens: mais ce qu'on ne croit peut-être pas facilement, c'est qu'au retour de cette insensée cérémonie, Mad. la Trésorière a décuplé les fonds employés; que MM. les Administrateurs ont participé au cotingeant, & que les confreres qui sont bourfiller au nom de la charité, si ce ne sont pas eux qui en ont le plus besoin, au moins sont-ce eux qui en retirent le plus d'avantage.

Dans ce même Hôtel de la Force, sont maintenant conduites les filles publiques, qui, autrefois & sous le régime de l'ancienne Police, étoient conduites à Saint-Martin. L'Hôpital-Général de la Salpêtrière n'est pas aussi peuplé: aussi M. le Maire de Paris, qui, sur le détail de l'administration, se voit rogner les ongles, met tout en usage pour le rétablissement de l'ancien régime.

Après m'être arrêté sur ces différens objets, je passe au faubourg Saint-Antoine, qui, avec le faubourg Saint-Marcel, tient le dez dans les émotions populaires. Eh ! que vois-je dans ce faubourg ?

La misère, l'oisiveté, la paresse & l'esprit de fermentation, y tiennent leurs assises : toutes les maisons, pour la majeure partie, y sont occupées par des vagabonds, des fainéans, des gens sans aveu, qui, pour la plupart, ne cherchent qu'à fomenter la rébellion & la discorde, & qui, sur la moindre apparence, sur la moindre occasion de se livrer aux plus grands excès, en profitent avec d'autant plus d'assurance, que le grand nombre semble leur assurer l'impunité.

Je vois une grille magnifique & une maison de très-belle apparence : qui contient-elle ? Une partie des enfans-trouvés de la Capitale : c'est un dépôt de la maison de Notre-Dame. On s'est assez étendu sur le détail de cette administration, pour que je me dispense d'en parler. Je poursuis ma route.

A l'extrémité de ce faubourg, toujours les mêmes objets désagréables bor-

nent mes regards. Ce sont les murailles des Fermiers-Généraux ; ils empêchent mes regards d'errer dans la campagne ; or , je rentre dans la Ville pour contenir mes observations.

CHAPITRE X.

Le Mont-de-Piété tel qu'il est, l'Abbaye Saint-Germain , & l'Ecole Militaire ; trois points de vue totalement changés. Quelques mots sur les Invalides.

SI l'on considère le *Mont-de-Piété* en raison de l'utilité qu'il présente aux Citoyens privés de ressources, on ne peut qu'applaudir à son institution, & aux principes de M. *Framboisier de Baunay*, & Compagnie ; mais si l'on jette sur lui l'œil de la réflexion sage, si le regard de la prévention n'en embellit pas l'apparence, alors on ne peut qu'être épouvanté de la multiplicité des abus pernicious de cette administration, qui, en paroissant se prêter au soulagement des malheureux , accélère leur misère, en leur

accordant des secours captieux, & plus nuisibles au fait qu'utiles.

Il est vrai que l'établissement du Mont-de-Piété a mis un frein à la voracité des prêteurs sur gages & à la petite semaine, dont l'espèce est diminuée à Paris, & dont les infamies ont tant de fois contribué à rendre les personnes assez incommodées de la fortune pour avoir recours à eux, les victimes du plus exécrationnable agiotage.

Si j'entreprends jamais de donner au Public la liste véritable des ladres & des fesses-mathieu qui composent l'assemblée des usuriers de Paris, je n'omettrai sûrement pas de dénoncer tous ceux de ma connoissance qui se sont enrichis par de semblables extorsions. Je nommerai le Notaire Gaudray, le Parfumeur *Durand*, l'Epicier Guibout Loffinote, ancien Porteclef de la Bastille, & mille autres qui ont fait de leurs maisons autant de coupe-gorges, où le malheureux perdoit chaque journée ce qui lui étoit plus nécessaire que la vie, c'est-à-dire, sa fortune.

Ces scélérats sont tous de la Paroisse Saint-Paul, & pour en imposer au vulgaire, on les voit tous les dimanches faire les honneurs de la sainte table. Ces infames

facrilèges établissent la confiance & accréditent leur négoce illégitime, par cette grimace de dévotion : & voilà comme l'homme est toujours dupe de l'erreur.

Il est innombrable la quantité de vols occasionnés par la facilité de déposer des gages au *Mont-de-Piété*, qui prête indistinctement sur les effets du premier venu, sans information quelconque; de manière que, pour se dérober à la punition réservée aux voleurs, on peut, du moment qu'on a les mains garnies d'effets volés, pour éviter d'être reconnu, les porter au *Mont-de-Piété*, qui d'abord prête la moitié de la somme; ensuite, le délinquant vend la reconnoissance à ces misérables qui font profession de vivre aux dépens des escrocs & des agioteurs.

Une des bienfaissances de Marie Antoinette, à l'époque de la révolution, a été de consigner le montant des prêts des effets de peu de valeur, & il a été stipulé, que ce ne seroit que les hardes d'hiver & le linge, qui seroient retirés; par ce moyen, la Reine de France a joué au fin avec la populace. Qu'est-ce qui a le plus gagné à cette parade d'humanité? Sont-ce les pauvres qui ont eu part à
cette

cette libéralité hors de saison. Non , mais bien le Mont-de-Piété lui-même, attendu que les effets dégagés sortant par une porte, le lendemain rentroient par l'autre; la majeure partie appartenante à des malheureux qui n'avoient que ce seul moyen pour avoir de l'argent.

Il n'est pas étonnant que les Administrateurs du Mont-de-Piété soient d'une richesse immense. Le produit de ces Administrateurs, est fondé sur les vols les plus manifestes : je laisse à part les Commissionnaires, qui font particulièrement leur négoce, & composent une autre branche, pour ne point m'écarter de mon objet principal.

Les Administrateurs *le Gouvier, Dutilloy*, ont aussi leurs Courtiers; ceux-ci ne désespèrent pas la cour du Mont-de-Piété ou de Pitié, & ajoutent à la scélératesse inouïe des Actionnaires, le raffinement honteux du plus effronté coquinisme. Ces furets de l'Administration, aussi experts, aussi habiles que les Mouchards de l'ancienne Police, vous devinent un infortuné, un besoigneux, à son accoutrement déchiré, à sa mine havre & allongée, à son maintien modeste, &

plus encore, à l'expectative de sa misere: alors, les raisonnemens, les conjectures, sont en campagne, & voici l'effet des combinaisons usuraires.

Si le pauvre diable, qui paroît miné par la famine, n'a point de paquet sous le bras, il a moins de papiers dans sa poche; car, sans l'un ou l'autre de ces deux objets, que viendrait-il faire au Mont-de-Piété? Ce sont ces papiers-reconnoissances, qu'il est intéressant de lui enlever; le malheureux est abordé, gagné sans beaucoup de peine; la reconnoissance du prêt est abandonnée à l'infame Courtier, pour le plus vil prix, & retourne, en conséquence, à l'Actionnaire, qui ne rougit pas de retirer l'effet, pour le revendre à sa juste valeur, ou en profiter lui-même, & conséquemment, de dépouiller le Citoyen qui languit misérablement dans l'esclavage du besoin.

Ce que les Administrateurs font en ce cas, mille particuliers de Paris le font, sans avoir d'autre état, d'autre intelligence, d'autre consistance, que celle de voler au-devant des dupes: c'est une des quatre-vingt-dix-neuvieme branches de commerce de frauduleuse industrie

de la Capitale; mais il est abominable de voir des millionnaires recourir à ce manège, tout-à-la fois bas, criminel & déshonorant.

Je vais ensuite à l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, où je ne distingue plus ces faces rebondies d'une canaille enfrocaillée, ces magnifiques Monseigneurs *Afnior*, dont tout l'esprit consiste dans une superbe bibliothèque, enragent dans le fond de leur cœur, des ineptes décrets d'une Assemblée, qui dévora l'huître des Français à belles dents, en abandonnant les coquilles au Peuple.

En voyant les Palais de ces révérends Freres Martin, je regrette leur défunte opulence, & je me demande qui est-ce qui percevra désormais les revenus immenses de la Foire Saint-Germain, où les bons Peres louoient à prix d'or, de méchantes baraques, à une infinité de baladins, que charitablement ils excommunioient dans la chaire, le matin du même soir qu'ils alloient à la recette des mandrilles, des orang-outangs, qui ne ressemblent pas mal à Nosseigneurs de Saint-Germain-des-Prés.

Je vois la prison de l'Abbaye S.-Germain,

qui perdit son pucelage quelque-temps avant la révolution, & qui, regarnie de verroux, par les soins du Maire Bailly, du jeune & gentil la Fayette, & de l'Assemblée du Peuple, recele les soi-disans criminels de lèze-Nation; le Châtelet étant trop rempli de fouilles-aux-poches, qui, par l'effet d'une sage législation, ne reçoivent plus d'autre punition, que vingt-quatre heures de détention, & la perte d'un petit écu : c'est une grande facilité que la Nation donne aux voleurs.

L'Abbaye Saint-Germain sert encore de prison aux Soldats nationaux ; c'est-là que le Général la Fayette fait conduire les Militaires patriotes, qui cherchent à se soustraire à la discipline. Cependant, par une distinction, les soi-disans auteurs de la contre-révolution, arrêtés aux Champs-Elysées, ont été conduits à Saint-Denis : on ignore que M. le Marquis de la Fayette, par un trait de la politique qui lui est assez ordinaire, a saisi cette occasion pour voiler ses démarches & ses projets ambitieux ; que, d'accord avec le Maire, il a été lui-même l'instigateur de cette scène qui a pensé renouveler les désordres dont nous étions à peine de-

hors, & que les principaux de cette cabale, ont été préservés de la détention, n'ayant agi que par l'insinuation de ces deux chefs. Les Soldats, qui ignoroient le nœud de cette lâche intrigue, en ont été seuls les victimes.

Ensuite, je continue mes observations jusqu'à l'Ecole-Militaire, où je vois un changement total. Dans l'origine, l'Ecole-Militaire étoit pour les Gentilshommes abandonnés de la fortune, ce qu'est la Maison de Saint-Cyr pour les Demoiselles de qualité, qui n'ont apporté au monde que de vains titres. Quand Louis XIV fonda cette Maison, il la destina à l'éducation des Nobles indigens, & Saint-Cyr fut de même destinée à l'éducation des jeunes filles, qui, de haute naissance, ne pouvoient s'élever suivant leurs titres.

J'ai donc vu, dans cette Ecole-Militaire, même du regne de Louis XV, les jeunes gens y recevoir la plus belle éducation, & réellement posséder toutes les qualités qui pouvoient les rendre dignes de commander à leurs semblables. J'y ai vu des Maîtres de Philosophie, de Géométrie & de Tactique; j'y ai vu *Dupont* le Géomètre, qui, fier d'un savoir inutile, sembloit

tenir en mains le compas d'Archimede, & posséder la tactique de Vauban.

Qu'a-t-on fait de l'Ecole-Militaire, avant & après la révolution ? Avant cette époque, & depuis la suppression du traitement de la pension des Eleves, elle a servi de magasins des bleds destinés à être exportés hors du Royaume ; conséquemment de greniers aux accapareurs ministériels, qui se servoient du prétexte apparent du traité de la France avec la Suisse.

Ceci me donne occasion de citer une vérité exacte & constante, dont l'époque date du mois de Février dernier ; c'est que, malgré la disette où nous sommes, c'est que, malgré la vénération qu'on avoit assez mal-à-propos pour M. Necker, ce Directeur adroit des Finances, sous le prétexte de ce même traité de la France avec les Treize-Cantons, vient de faire passer à Berne 7000 sacs de farine ; & il est constamment prouvé que c'est dans le moment où ce canton n'avoit aucunement besoin de subsistances, & que nous en manquions.

Que vois-je maintenant à l'Ecole-Militaire, indépendamment des magasins

dont je viens de parler, & qui sont sous l'administration du Lieutenant de Maire Vauvilliers, que j'ai déjà désigné comme très-habile pour cette partie, au moins quant à ce qui concerne son intérêt & celui de la très-digne Commune de Paris, à laquelle il est fort attaché? J'y vois ensuite les ci-devant soi-disans Volontaires de la Bastille; je dis les soi-disans; car cette Compagnie, malgré ses importantes réclamations, & ses fréquentes motions, n'est rien moins que ce qu'elle s'annonce. A juger d'abord le plus grand nombre, je n'y vois qu'une partie de réfugiés, ayant habilement tiré parti de la circonstance: de ce nombre, quant je mettrois d'abord le sieur *Hulin*, je ne croirois pas lui faire injure. Sans parler de ses intrigues à Genève, je ne l'envisagerai que comme Commandant des Volontaires de la Bastille, & je lui demanderai des preuves notoires de son héroïsme, & quelles sont les actions qui lui ont mérité ce titre imposant.

Si de certaines considérations m'empêchent de citer les autres principaux Chefs, c'est que je ne veux pas entreprendre d'en donner la liste: mais dans

la quantité de tous ceux qui font sonner aussi haut leurs éclatans services, je n'y vois que des aigrefins, des intrigans, des jolis-cœur, des façons d'Auteurs, & pas un seul brave, pas un seul défenseurs de la Patrie ; mais tel est le sort de semblables actions ; les récompenses sont pour ceux qui sont assez adroits pour mettre en avant l'apparence d'une action d'éclat ; & non pour ceux qui ont réellement exposé leur vie pour sauver leur Pays des tentations de l'aristocratie.

Avant de passer aux Invalides, où j'ai quelques observations à faire, je ne puis me dispenser de faire un tour au Gros-Caillou, où quelques objets excitent mon attention.

D'abord, je vois l'Hôpital-Militaire, où je compte un nombre considérable de malades : quand je m'informe si ce sont les blessures, suites des événemens sinistres de la révolution, qui tiennent au lit ces valétudinaires, la réponse qu'on me fait, n'est pas propre à diminuer ma surprise. Je compte, récapitulation faite, à-peu-près, au moment où j'écris, 264 vénériens, 150 blessés à coups de sabres, fleurets mouchetés ou bayonnettes, non

pour le service de la Patrie, mais bien pour entreprendre la cause des gourgandines de la ville de Paris, qui, comme je crois l'avoir déjà dit, ont chacun un militaire à leur solde. Le reste des malades qui y sont, le sont comme moi, qui jouit de la meilleure santé; mais sur la signature du Général, d'un Capitaine ou d'un Lieutenant, les Soldats de la milice nationale, peuvent aller faire une retraite à l'Hôpital du Gros-Caillou. La Commune paye, ou plutôt le Public, à qui l'on adresse des Mémoires d'Apothicaire, qu'il est bien obligé de prendre pour argent comptant, vu l'autorité qu'a su prendre cette Commune impérieuse, qui maintenant, se fait un jeu de nous ronger jusqu'aux os.

Je distingue une maison superbe, ayant l'apparence d'un Château entouré de fossés, dont la principale porte est ornée de grilles magnifiques: j'entre dans la cour, alors, je suis arrêté par un Suisse harnaché de galons, qui me demande à qui je veux parler, si c'est à Monsieur ou à Madame. Je lui réponds, que ce n'est que la curiosité qui m'attire, & je m'imagi-
 ne, en voyant la cour sablée, un jar-

din très-richement entretenu; des appartemens, où la dorure & l'élégance du mobilier annoncent la splendeur & l'opulence; que cette maison est la demeure d'un Grand, ou, tout au moins, d'un Fermier-Général: les écuries & un nombre considérable de Valets, semblent me confirmer dans cette idée; mais qu'on juge de ma surprise, en apprenant que ce séjour enchanté appartient, à qui? à un vil histrion, à un homme noté par la débauche & la plus infigne lésinerie; en un mot, que ce que je prenois pour le Palais d'un Prince, est la demeure du sieur de *Larive*, Comédien du Roi, & anciennement le premier Rôle du Théâtre-Français, maintenant le Théâtre-National, enfin, le domicile d'un être abject & méprisable, non-seulement par son arrogance & sa conduite, mais encore par mille & mille mauvaises actions, qui l'ont rendu la fable & la dérision d'une bonne partie de l'Europe.

Je ne m'étendrai pas sur ce qui concerne particulièrement cet Acteur; je laisse à l'Auteur qui s'est chargé de dépeindre la vie-privée de Messieurs des grands Théâtres de Paris, le soin de faire le

portrait de ce héros de coulisses ; je n'en parlerai que relativement à la description du Gros-Caillou, où je suis engagé.

Dans ces temps d'ignorance & de superstition, où le Clergé vous envoyoit en enfer sans autre forme de procès, M. Larive eût été, à coup sûr, l'objet des prédications extravagantes de son Curé, & conséquemment celui des injures de la Paroisse ; mais comme, graces à la philosophie, ce temps est changé, ce Baladin national jouit, dans son domaine, de tous les honneurs imaginables. Qu'on ne s'étonne pas de cette circonstance ; Monsieur de Larive tient Monsieur le Curé du Gros-Caillou à sa table, quelquefois le Vicaire ; & au moyen de quelques aumônes données bien plus par ostentation que par charité, cet Acteur se trouve à-peu-près le Roi de ce Village ; & dans le cas où une révolte sembleroit menacer sa tranquillité, Larive, en un instant, se trouveroit à la tête d'un escadron de Mariniers & de Blanchisseuses, qui, pour quelques gouttes de paf, lui vendroient leur sang. On peut, d'après cela, rendre justice à son adresse.

Pour distraire les idées que me pré-

sentent ces singularités, je vais de-là promener mes rêveries à l'Hôtel-Royal des Invalides, où je vois refluer la misère dont la Capitale est infectée; j'y vois de braves Militaires, couverts de blessures, manger le pain de la douleur, sous le commandement de *M. de Sombreuil*, & auparavant sous celui de *M. d'Espagnac*; j'y vois ces guerriers couverts de cicatrices, vivre tristement dans cet Hôtel qui en impose à l'étranger, par sa structure & sa magnificence : mais quand on vient à l'examen du régime, on ne peut que gémir sur la dureté du ministère de la Guerre; & si quelque chose doit étonner les Nations jalouses des succès des prédécesseurs de Louis XVI, c'est le courage des troupes françaises, leur zèle & leur dévouement, lorsqu'elles sont aussi peu animées par l'espoir de la récompense. Je conçois qu'un Soldat ne doit pas avoir ce point de vue, qu'une belle action doit être sa plus chère récompense; au moins tel est le principe de la France & le caractère de son Peuple, le frivolisme, l'ingratitude, la trahison, l'intérêt & l'oubli des bienfaits.

Plusieurs dépôts des Invalides sont éta-

blis à Paris ; ceux de l'Arsenal ont bien pensé être les victimes de la scélératesse de de Launay , & les pauvres diables , dénués de vigueur , étoient bien embarrassés ; car de quelque côté que la chance eût tourné , ils ne pouvoient espérer que des disgrâces. L'événement a tourné bien pour eux ; ils peuvent en remercier le hasard , ou , si l'on veut , la Providence ; mais les pauvres hères recevoient , dans ces instans critiques , des témoignages évidens du peu de fonds qu'il y a à faire sur les sentimens d'une Nation qui nous a toujours ébloui par les apparences.

CHAPITRE XI.

Librairie , Marchés , Halles & Denrées.

DEPUIS la fameuse époque de la révolution , la Librairie joue dans Paris un trop grand rôle , pour oublier de s'arrêter sur cet article. Depuis ce moment , la Chambre Syndicale a perdu la majeure partie de ses droits , & n'exerce plus la même inquisition. La liberté de la presse

a totalement anéanti cette inquisition ; au moins en apparence , car , grace au régime de l'ombre de la Municipalité actuelle , les Directeurs de la Douane n'en continuent pas moins de s'approprier les envois de Province , au mépris des décrets constitutionnels de l'Etat.

Jamais on n'a tant écrit , tant imprimé , tant colporté , tant distribué de mauvais Ouvrages , que depuis l'année 1789. Quand *Tuon du Tillet* forma son Parnasse Français , il n'avoit sans doute pas lu dans l'avenir l'événement de la révolution ; car , à coup sûr , il auroit attendu le moment , & il auroit été obligé d'en changer l'Ordonnance , ayant tant de nouveaux Ecrivains à y installer.

Quelques centaines de Journaux , morts aussi-tôt que nés ; nombre infini de libelles , de pamphlets , nul ouvrage de marque , forment à-présent l'immense collection de notre littérature actuelle : des magasins de papiers remplissent les montres des Libraires : l'Abbé Raynal , J. J. Rousseau , Voltaire , Diderot & Montesquieu , roulent dans la poussière des greniers de la Librairie , tandis que

les productions de l'Abbé de la Rey... , de Coll... & de Mercier, sont exposées à la curiosité des passans. Chaque donjon d'hôtel garni est maintenant occupé par un Auteur ou un griffonnet du temps actuel, qui vit, avec beaucoup de peine, du fruit de ses veilles, qu'à bien prendre, il pourroit cependant beaucoup mieux employer.

En décrétant la liberté de la presse, l'Assemblée nationale ne pressentoit sûrement pas qu'elle donnoit le droit au premier venu de dire & faire imprimer son sentiment sur ses opérations; aussi chacun en a-t il usé avec une libéralité sans exemple; & dans la multiplicité d'écrits que nous avons sur ce Chapitre, nous en avons peu qui n'aient été dictés par la prévention, la méchanceté & la sottise: les plus véridiques sont ceux qui rendent le moins de compte; &, selon moi, c'est le meilleur parti; car à quoi bon nous affliger par le détail des vétilles de nos Représentans? A l'œuvre, on connoît les ouvriers, &, sur elle, on peut juger beaucoup plus sûrement de la solidité de leurs travaux que sur les *si* & les *mais* de nos périodistes à quatre sols la feuille,

sans en excepter le *Vacher de Charnois*, *Imbert*, le jeune *Lemierre*, la *Harpe*, &c. qui, comme tant d'autres, ont été obligés de se conformer au tarif.

Le quai Classique, plus connu sous le nom du quai des Augustins, qui, par sa composition, ne mérite pas d'article à part, n'a pas peu contribué à donner la vogue à la quantité de sottises dont nous avons été inondés; de ce quai s'est élevé une quantité considérable de nouveaux Imprimeurs, qui, n'étant pas soumis aux entraves de la Chambre Syndicale, se sont établis dans des caves, pour faire gémir la presse. Des idées ineptes de nos Ecrivains à la douzaine, les *Momoro*, *Tellier*, *Poinçon*, pere & fils, sans parler des Imprimeurs clandestins des rues Pavée & Saint-André-des-Arts, ont le plus fait circuler le fatras le plus volumineux de ces collections mensongères, sans encore parler du ramassis à la semaine des sieurs *Prudhomme* & *Tournon*: aussi bientôt changera-t-on de nature ce proverbe auquel on fait dire: Tu mens comme la Vie des Saints, pour lui substituer cet axiome: Tu mens comme un Imprimeur du quai des Augustins.

L'épidémie

L'épidémie d'écrire a gagné tous les états, toutes les classes; dans toutes les Imprimeries, on n'est maintenant plus abordé qu'un manuscrit à la main; aussi les Protes sont ceux qui gagnent le moins, le temps étant trop précieux pour s'amuser à corriger des épreuves : de-là proviennent toutes les fautes typographiques qui circulent dans les Ouvrages; mais en récompense, l'orthographe des billets de Caisse est maintenant celle à laquelle on s'attache le plus. J'aurai bientôt occasion d'en parler.

Les Marchés sont déserts, la cause n'en n'est pas cachée; le numéraire est si rare dans la Capitale, que les gens du dehors n'osent pas s'exposer à les garnir, dans l'appréhension de ne remporter dans leurs foyers domestiques, que du papier, dont la valeur touche, de moment à autre, à l'extinction, ou pour mieux dire, qui ne tardera pas à avoir une autre consistance, sous la dénomination de papiers nationaux; mais qui, au fait, ne fera que le même agio changé de forme.

Les Halles sont toujours à-peu-près fournies de même, & la Nation a donné, dans le temps de la révolution, une preuve

de sa politique, en honorant Mesdames de la Halle comme elle l'a fait. C'étoit, en vérité, quelque chose d'on ne peut pas plus original, que de voir, au coin des rues, de longues pancartes, portant invitation à ces amazones modernes, de remettre dans le sentier du devoir, les Citoyens qui penchoient à s'en écarter. Pour juger de l'importance attachée à l'impulsion de Mesdames des Halles, il ne faut que relire, avec attention, la journée du 16 Octobre 1789, & les détails de la mort funeste de François, Boulanger, décédé en Place de Grève; alors, on sera pleinement convaincu, que le District de Saint-Eustache & la Municipalité provisoire, n'avoient pas tout-à-fait tort de prendre les Poissardes par leur foible, en flattant leur grossier courage.

C'est en vain qu'on a prétendu les intimider par la Loi martiale : incapable de réfléchir sur aucune espece de danger, elles auroient bravé le drapeau rouge comme elles l'ont toujours fait, dans toutes les occasions qui se sont présentées à leur ivresse & à leurs transports inconsidérés, depuis que le décret en a été

lancé par l'Assemblée Nationale, à l'infatigation de MM. de *Clermont-Tonnerre*, *Barnave* & *Montesquieu*.

Ces Dames de la Halle sont, depuis un temps immémorial, en possession de présider aux événemens publics, & elles ne se départiront pas de sitôt d'un privilège qu'elles se sont arrogées avec la plus insigne arrogance; mais ce qui passe en elles comme un effet de franchise, n'est autre chose que celui de la brutalité, de l'ivresse & par-dessus tout, celui de l'intérêt.

Quelles preuves viennent-elles récemment donner? elles ont été porter des bouquets au Baron de Bézénval & le complimenter sur son élargissement: quelques jours auparavant, elles s'étoient attroupées devant le Châtelet pour demander sa mort.

A l'arrivée du Prince de Conti, ces mêmes Poissardes, qui auroient massacré tous les Princes du Sang royal, sans aucune distinction, dans les premiers momens de leur effervescence, ont été au-devant de sa voiture, l'ont comblé de bénédictions: aussi ce Prince a-t-il fait distribuer aux pauvres de son District la somme de

dix mille livres, rare effet de la politique : il vaut mieux ployer que de rompre.

A cet effet, les feuilles périodiques ayant le plus grand intérêt de ranimer la curiosité publique, déjà considérablement éteinte par la quantité prodigieuse de fornettes qui lui ont été débitées, ont annoncé comme certain le retour du Comte d'Artois dans la Capitale : quoique ce soit une épisode à mon sujet, je vais cependant donner l'extrait d'une lettre datée de Turin, du 28 Mars 1790, qui ne s'accorde gueres avec les rêveries des folliculaires.

Du 28 Mars 1790.

Après quelques détails peu nécessaires, l'Ecrivain dit : « la tranquillité & le bon » ordre regnent à Turin, malgré que » l'on entende d'un & d'autre côté » quelques murmures de guerre ; mais ils » sont dénués de fondemens, & n'ont » d'autre apparence que les précautions » que le Roi de Sardaigne met en usage » pour garnir ses frontieres de troupes » défensives. Le Comte d'Artois, le Prince » de Condé & le Prince d'Héning vivent » tranquillement avec leurs familles.

» Le Comte d'Artois a d'abord été
 » reçu froidement par le Roi de Sardaigne;
 » cet augure a semblé annoncer que son
 » séjour dans cette Cour ne seroit pas
 » de longue durée; mais quelques jours
 » après, il a été reçu avec accueil plus
 » favorable.

» D'après cet accueil, le Comte d'Artois
 » s'est présenté de nouveau, & a demandé
 » son équipage, qui lui a été accordé
 » sous la livrée de la Cour, ainsi que
 » son logement dans un des plus beaux
 » palais de Turin, avec une garde de
 » quinze hommes tous les jours.

» Depuis cet instant, il se comporte
 » avec la décence & l'austérité d'un sage,
 » & va tous les jours aux promenades
 » & aux temples avec son épouse, qu'il
 » ne quitte presque plus.

» Depuis quelques jours, tous les
 » Seigneurs Français ont eu ordre de
 » quitter Turin sous vingt-quatre heu-
 » res; il n'y a eu d'exception, que pour
 » ceux qui étoient à la suite du Comte
 » d'Artois.

» Chamberry & les frontieres sont
 » garnies de 24 Grenadiers; la totalité
 » de ces troupes, est de 6,000 hommes,

» sans les deux Bataillons de milice , &
 » un Bataillon de légions de campement ;
 » plus , un Régiment de cavalerie ; le
 » tout , pour empêcher que le bled , le
 » ris & le fromage & toute autre denrée
 » ne sortent du pays.

» La Princesse de Conti & l'Arche-
 » vêque de Paris , étoient , il y a quel-
 » ques jours , à Chambray avec toute leur
 » suite. Le bœuf est à 3 f. la livre , le
 » veau à 5 f. , le pain à 2 f. , & le vin
 » à 5 & 6 f. ».

On voit , par le détail de cette lettre ,
 que , dans un pays pauvre , les comestibles y sont à très-bon compte , & que , dans la France , ce Royaume si florissant , ils y sont à un prix exorbitant : la cause de cet enchérissement n'est pas inconnue , & malgré l'extrême diminution du sel , qui n'est qu'un foible avantage , la Capitale , sur-tout , sera toujours en proie aux horreurs de la famine , tant que les finances seront administrées par des hommes pervers , tels que ceux qui sont à la tête de ce travail depuis un nombre infini d'années.

Je borne à cet objet , le cours de mes observations particulières , pour rassém-

bler en général la masse des objets que je n'ai pas suivis , & en former une masse totale, qui composera le sujet de mon dernier Chapitre.

CHAPITRE XII.

Récapitulation & Conclusion.

L'HOTEL de la Monnoie , ce vaste bâtiment placé au nord-ouest de la Seine, cet édifice magnifique , est un vaisseau sans ancre, & absolument dépourvu de ses mâts & agrès : malgré les énormes sacrifices que la Nation vient de faire , malgré les bijoux, vaisselles qui viennent d'y être envoyés par quintal, les creusets sont à sec, les balanciers ne frappent plus : on nous a démontré l'emploi de ces matières précieuses, par une grande quantité de sous marqués, & quelques écus d'argent. A qui peut-on demander la raison de cette infidélité visible? D'abord, à Nosseigneurs de l'Assemblée nationale, puis à la Commune parisienne, ensuite, ma foi, je ne fais trop à qui;

car, tous ces gens attachés à la fûreté des espèces, sont eux-mêmes les premiers à les détourner, & je crois qu'on feroit plutôt faire un faut au cheval de bronze de la place Vendôme, que d'engager à restitution les gens en place.

La Bourse est maintenant le rendez-vous des voleurs publics. Les Administrateurs de la Caisse d'Escompte, sont les généraux déclarés & reconnus des monopoleurs, des agioteurs, conséquemment des fripons. L'un de ces jours derniers, un porteur d'argent, véhément soupçonné de prêter son ministère à cinq pour cent d'intérêt, fut arrêté avec vingt-deux mille livres d'argent. Interrogé sur ce qu'il alloit faire de cette somme, il balbutia d'abord; conduit à l'Hôtel de la Force, il déclina le nom du commettant; c'étoit le sieur *Pagin*, l'un des principaux Administrateurs de la Caisse; demandé à la Municipalité, il nia l'argent & le Porteur. Le lendemain, un autre quidam fut arrêté avec huit mille livres, qui fit la même déclaration; pareille dénégation de la part du sieur *Pagin*; en conséquence, 30,000 liv. perdues pour lui; je laisse à juger, d'après cette anecdote,

des vols qui se font journellement à la Bourse, par les Administrateurs de la Caisse, & par l'entremise de quelques centaines de misérables, qui ne vivent que de cette ressource infame & deshonorable.

Cachés derrière la toile, ou plutôt dans le fond de leur cabinet, Messieurs les Administrateurs ont l'air d'ignorer cet abominable commerce, dont ils sont seuls les auteurs : mais où trouvent-ils des agens assez perfides pour faire circuler leur numéraire ou celui de la Caisse ? On pense bien que ce n'est pas dans la foible partie des honnêtes gens de Paris ; c'est dans le rebut de la populace, dans la classe des intrigans, enfin, parmi des Marchands de vin, des soi-disans Négocians, dont le négoce est celui du coquinisme le plus décidé ; des Savoyards même commercent le papier de la Nation sur les bornes de la rue Vivienne, sur le parapet des quais, au Palais-Royal, & même jusques dans les Eglises.

Les portes de derrière de l'Hôtel de la Bourse, servent merveilleusement pour ce honteux trafic, qui ne finira jamais, tant que les intérêts & le capital de cette

Compagnie ne feront pas remboursés , ce qui ne sera pas de sitôt , d'autant mieux que ceux qui s'occupent de ce travail , ont trop d'intérêt à ne pas s'en occuper fortement , pour s'y livrer avec ardeur.

Le Jardin du Roi, depuis la mort du Comte de Buffon, n'est plus l'école de Salerne : les plantes utiles en formoient autrefois la richesse ; bientôt nous n'y verrons plus que des choux & des navets , & transformer le séjour enchanté d'un second paradis terrestre , en autant de marais fangeux.

Les Scribes du Palais, & ceux des Charniers des Innocens, demandent maintenant l'aumône dans les rues de Paris, abstraction faite d'une grande partie de ces Ecrivains détenus au grand Châtelet de Paris, pour avoir cherché , dans la poche des passans, un patrimoine que les Parlemens trouvoient autrefois dans nos bourses, sans compter les sommes immenses qu'ils extorquoient au Roi de France, sur la simple demande de Monseigneur le Chancelier. On peut, à cet égard, consulter le Livre rouge.

Le carillon de la Samaritaine ne fait plus entendre ses sons mélodieux : qu'on

en demande la raison, la voici; c'est que les appointemens du Gouverneur sont considérablement diminués. Avant l'époque de la révolution, cet endroit entretenoit douze personnes, sans compter la Garde française qui y faisoit faction; ce n'est pas qu'on puisse bien se passer de cet agrément; mais tant y a, que sa suppression sert à prouver que les gratifications obtenues par les protégés des gens en faveur n'ayant plus lieu, les travaux publics en souffriront d'autant.

Les Chanteurs des quais continuent toujours à mettre à contribution les bourses parisiennes. Le Peuple, toujours sottement idolâtre & enthousiaste, entend brailler, par une voix rauque & aiguë, la complainte de Faveras, les noms chéris de Bailly & la Fayette; alors, il ne peut se dispenser de fouiller à sa poche, & de faire le sacrifice de la pièce de deux sols, pour se procurer la plate rapsodie, qui contient les louanges les plus triviales & les plus ridicules des deux plus importants personnages de la Capitale.

Les Hospitaliers de la Charité de la rue Jacob, ont renoncé à ce titre, depuis la suppression des bienfaits: c'étoit à-peu-

près le seul Hôpital de Paris, où s'exerçoit encore l'humanité avec quelque décence; maintenant elle n'existe nulle part.

Je ne parle pas de l'Hôtel-Dieu, de ce misérable cloaque, où l'Etre suprême est logé parmi les immondices les plus affreuses & les infections les plus cadavéreuses. Jamais, au nom de la Divinité, l'on n'exerça la charité avec plus de barbarie : les Carabins de Saint-Côme, employés dans ce dégoûtant asyle de la bienfaisance, ressemblent à autant d'assassins, commis par le Gouvernement, pour expulser du monde le trop grand nombre du Peuple.

Il ne faut pas moins qu'un miracle, pour sortir sain & sauf de ce tombeau infect : le fiévreux y est couché, lui troisieme, avec un pestiféré, un furieux & un blessé. Du moment qu'affaibli par le mal dont il est dévoré, la foiblesse s'empare de ses sens, un empyrique féroce, dépose à son lit le billet fatal qui le condamne à la mort : rarement cette inscription funeste est démentie; on le retire du lit de misere haletant encore, pour le mettre dans la salle des morts, où il est entassé-respirant encore, parmi des

monceaux de morts & de mourans, jusqu'au moment où la charrette ou le tombereau funéraire le transporte à Clamart, où il rend les derniers soupirs.

Je détourne les yeux ds ce spectacle d'horreurs; pour dire quelques mots sur les Commissaires enquêteurs & examinateurs du Châtelet de Paris, dont les offices sont considérablement diminués. Maintenant les plaintes se font gratis : Aussi ces Messieurs sont-ils d'une indolence extrême sur ce qui concerne leur service; ils courent avec bien plus d'ardeur à un scellé, qu'à la maintenue du bon ordre & de la tranquillité; les voleurs même trouveroient un sûr asyle dans leur Hôtel, s'ils payoient pour se plaindre de ceux à qui ils font du tort.

Les Fiacres de Paris ont aussi leur schisme comme tous les autres; ils jurent après les Fermiers-Généraux, qui contribuent à augmenter la longueur de leurs courses, par le reculement des barrières; d'autant mieux qu'autrefois cette partie, confiée à ces mêmes Fermiers-Généraux, est maintenant devenue libre, & que chacun peut actuellement rouler & louer sa

voiture, si bon lui semble, au moyen d'une simple permission.

Les réverbères qui ont attiré tant de sarcasmes à le Noir, ce bêtête insolent, sont aussi les objets de l'attention du Maire actuel, qui considère les boues & les lanternes comme une des parties essentielles de son administration. Quelque jour nous aurons probablement de lui un discours éloquent sur la manutention de ces deux articles, & l'Académie Française le proposera aux jeunes Candidats, comme destiné à remporter le prix qu'elle propose chaque année; alors nous aurons des vers ronflans sur les immondices de Paris, & les lumières que la Police fournit aux Citoyens, moyennant le secret de la capitation, qu'on a rendu stable par le secours de l'elligibilité.

Chacun crie maintenant que tout est libre; en raison de cette liberté funeste, c'est maintenant à qui se fera du tort dans Paris : les Spectacles sur-tout empiètent continuellement sur les droits des uns des autres, sans parler des Spectacles dignes de quelque attention. Jamais la misère n'a été si grande, & jamais on n'a tant vu de divertissemens. Au coin

du Pont-au-Change , je vois des tentes amoncelées les unes sur les autres ; je m'imagine voir un camp d'armée ; point , ce sont des Bateleurs ; ici , c'est un misérable Décrotteur , qui mange des pierres à deux sols par personne ; là , sont des Convulsionnaires , qui se replient le corps en trois , pour attraper un sols ; plus loin , ce sont des marionnettes , enfin , l'assemblage de la plus vile crapule.

Il a été un temps que tout à Paris étoit à l'éclipse , puis à la grecque , ensuite à la Montauiel , après au ballon , aux cheveux de la Reine , au caca Dauphin , &c. Maintenant , tout est à la Nation ; les Cafés de Paris sont , pour la plupart , des Cafés nationaux , les Auberges sont à la Nation , les Restaurateurs à la Nation , nos Sullys du genre nouveau décrochent les enseignes à la Nation , les filles de la rue Maubuée raccrochent à la Nation , & on les paye de même , c'est-à-dire , fort mal.

Voilà ce que je crois qu'est maintenant Paris actuel , le comble de la misère , des forfanteries , du brigandage & de l'horreur. La Commune préside à tous les forfaits dont je viens de donner l'aperçu.

Louis le pacifique est forcé, par son Peuple, d'en être le témoin; c'est au milieu de ces horreurs, de ce cahos de sottises, qu'on nous fait espérer notre régénération; attendons-là de la Providence & de Louis, par la grace de Dieu & la Loi constitutionnelle de l'Etat.

F I N